

Introduction à L'Évangile tel qu'il m'a été révélé

Table des matières

Introduction à L'Évangile tel qu'il m'a été révélé	1
EMV 48 – Jean et Jacques parlent à Pierre de leur rencontre avec Jésus	1
EMV 49 – Jean parle à Jésus de sa rencontre avec Pierre ; puis le Christ prêche dans la synagogue de Capharnaüm et rencontre finalement le frère d'André	5
EMV 125 – Guérison d'un enfant lors du sermon sur la montagne	11
EMV 330 et 331 – L'épisode de la Cananéenne rejetée par Jésus. Le découragement des apôtres, la guérison d'une petite-fille possédée et le miracle accordé à une mère qui cherche ardemment Jésus	14
EMV 444 – Marziam, un jeune de douze ans, vient de perdre son grand-père et surprend les apôtres par sa grande maturité. Jésus leur parle alors de l'amour du prochain et du salut de toutes les âmes qui auront vécu de manière la plus juste possible.....	29
EMV 494 – La femme adultère	36

EMV 48 – Jean et Jacques parlent à Pierre de leur rencontre avec Jésus

48.2 Jean débouche d'une ruelle et se hâte vers le lac. Jacques le suit, mais d'un pas beaucoup plus calme. Jean regarde les barques déjà accostées mais ne trouve pas celle qu'il cherche. Il l'aperçoit alors qu'elle est encore à quelques centaines de mètres de la rive, occupée aux manœuvres d'accostage. Les mains en porte-voix, il crie très fort un : « Ohé ! » prolongé qui doit être l'appel habituel. Quand il voit qu'on l'a entendu, il fait avec les bras de grands gestes qui signifient : « Venez, venez ! »

Les hommes de la barque, s'imaginant je ne sais quoi, foncent à coups de rames, et la barque avance plus rapidement qu'avec la voile, qu'ils amènent, peut-être pour faire plus vite. Lorsqu'ils arrivent à une dizaine de mètres du rivage, Jean n'attend plus. Il enlève son manteau et son long vêtement et les jette sur la grève, se déchausse, relève son vêtement de dessous en le ramenant d'une main jusqu'à l'aîne et descend dans l'eau à leur rencontre.

« Pourquoi n'êtes-vous pas venus tous les deux ? » demande André. Pierre, boudeur, ne dit rien.

« Et toi, pourquoi n'es-tu pas venu avec Jacques et moi ? » répond Jean à André.

– Je suis allé pêcher. Je n'ai pas de temps à perdre. Tu as disparu avec cet homme...

– Je t’avais fait signe de venir. 48.3 C’est bien lui. Si tu entendais ses paroles !... Nous sommes restés avec lui toute la journée et jusque tard dans la nuit. Maintenant, nous venons vous dire : “ Venez. ”»

– C’est bien lui ? Tu en es sûr ? Nous l’avons à peine vu sur le moment, quand Jean-Baptiste nous l’a montré.

– C’est lui. Il ne l’a pas nié.

– N’importe qui peut dire ce qui l’arrange pour s’imposer aux gens crédules. Ce n’est pas la première fois..., bougonne Pierre, mécontent.

– Oh ! Simon ! Ne parle pas comme ça ! C’est le Messie ! Il sait tout ! Il t’entend !
»

Jean est affligé, consterné par les paroles de Simon-Pierre.

« Allons donc ! Le Messie ! Et c’est justement à toi qu’il se montre, ainsi qu’à Jacques et André ! A trois pauvres ignorants ! Il viendra bien autrement, le Messie ! Et il m’entend ! Mon pauvre garçon ! Les premiers soleils du printemps t’ont frappé sur la tête. Allez, viens travailler. Ça vaudra mieux. Laisse tomber tous ces boniments.

– C’est le Messie, je t’assure ! Jean disait des choses saintes, mais celui-là parle en tant que Dieu. A moins d’être le Christ, nul ne peut dire des choses pareilles.

48.4 – Simon, moi je ne suis pas un gamin. Je suis plus âgé, je suis calme et réfléchi. Tu le sais. J’ai peu parlé, mais j’ai beaucoup écouté pendant ces heures où nous sommes restés avec l’Agneau de Dieu. Et je te dis que, vraiment, il ne peut être que le Messie. Pourquoi ne pas croire ? Pourquoi ne pas vouloir le croire ? C’est possible pour toi parce que tu ne l’as pas entendu, mais moi, je crois. Nous sommes pauvres et ignorants ? Il affirme justement qu’il est venu annoncer la bonne nouvelle du Royaume de Dieu, du Royaume de la paix, aux pauvres, aux humbles, aux petits avant d’en parler aux grands. Il a dit : “ Les grands ont déjà leurs jouissances. Elles ne sont pas enviables comparées à celles que je viens apporter. Les grands ont déjà la possibilité d’arriver à comprendre par les ressources de la culture. Mais moi, je viens vers les ‘ petits ’ d’Israël et du monde, vers ceux qui pleurent et espèrent, vers ceux qui cherchent la lumière et ont faim de la vraie manne. Il ne leur vient des savants ni lumière ni nourriture, mais seulement fardeaux, obscurité, chaînes et mépris. J’appelle ‘ ces petits ’. Je suis venu mettre le monde sens dessus dessous. Car j’abaisserai ce qui maintenant est élevé et j’élèverai ce qui maintenant est méprisé. Que celui qui veut vérité et paix, qui veut la vie éternelle vienne à moi. Que celui qui aime la lumière vienne. Je suis la lumière du monde. ” N’est-ce pas ce qu’il a dit, Jean ? »

Jacques a parlé tranquillement, mais avec émotion.

« Oui. Et il a ajouté : “ Le monde ne m’aimera pas. Le grand monde, parce qu’il est corrompu par les vices et les relations idolâtres. Le monde ne voudra pas de moi

car, comme fils des ténèbres, il n'aime pas la lumière. Mais la terre n'est pas faite seulement du grand monde. Certains, bien que mêlés au monde, ne sont pas du monde. D'autres sont du monde parce qu'ils y sont emprisonnés comme les poissons pris au filet " : c'est exactement ce qu'il a dit parce qu'il parlait sur la rive du lac et montrait des filets qu'on amenait à la rive avec leurs poissons. Il a dit aussi : " Voyez : aucun de ces poissons ne voulait tomber dans le filet. Pareillement, les hommes ne voudraient pas, de propos délibéré, être la proie de Mammon. Pas même les plus mauvais, car ceux-ci, à cause de l'orgueil qui les aveugle, ne s'imaginent pas ne pas avoir le droit d'agir comme ils le font. Leur vrai péché, c'est l'orgueil. Tous les autres en proviennent. Et les hommes qui ne sont pas complètement mauvais voudraient encore moins appartenir à Mammon. Mais ils y tombent par légèreté, par un poids qui les entraîne au fond et qui est la faute d'Adam. Je suis venu enlever cette faute et, en attendant l'heure de la Rédemption, donner à ceux qui croiront en moi une force capable de les libérer des lacets qui les retiennent et de leur rendre la liberté de me suivre, moi, la Lumière du monde. "

48.5 – Mais alors, s'il a réellement dit ça, il faut aller à lui tout de suite ! »

Pierre, avec ses impulsions si franches qui me plaisent tant, a pris une décision subite. Déjà il la réalise en se hâtant de terminer les opérations de débarquement, car, entre-temps, la barque a atteint le rivage et les manœuvres finissent de la tirer au sec en déchargeant cordages et voiles.

« Et toi, imbécile d'André, pourquoi n'es-tu pas allé avec eux ?

– Mais... Simon ! Tu m'as reproché de ne pas les avoir persuadés de venir avec moi... Toute la nuit tu as bougonné, et maintenant tu me reproches de n'y être pas allé !

– Tu as raison... Mais moi, je ne l'avais pas vu... toi, oui... et tu devais avoir vu qu'il n'est pas comme nous... Il doit avoir quelque chose de plus beau !

– Oh oui, dit Jean. Il a un visage... ! Et des yeux... ! Pas vrai, Jacques, quel regard... ? Et une voix... ! Ah, quelle voix ! Quand il parle, on a l'impression de rêver au Paradis.

– Vite, vite, allons le trouver. Quant à vous – il s'adresse aux manœuvres –, portez tout à Zébédée et dites-lui de se débrouiller. Nous reviendrons ce soir pour la pêche.
»

Ils remettent tous leurs habits et s'en vont.

48.6 Mais Pierre s'arrête après quelques mètres, prend Jean par le bras et lui demande :

« Tu as dit qu'il sait tout et se rend compte de tout...

– Oui. Imagine-toi que, lorsque nous avons vu la lune haute sur l’horizon, nous nous sommes dit : “ Qui sait ce que fait Simon ? ”, et il a répondu : “ Il est en train de jeter le filet et s’impatiente de devoir le faire seul car vous n’êtes pas sortis avec la barque jumelle un soir où la pêche est si bonne... Il ne sait pas que d’ici peu il ne pêchera plus qu’avec des filets tout autres pour prendre de tout autres proies. ”

– Bonté divine ! C’est tout à fait cela ! Alors il se sera même rendu compte que... que je l’ai presque traité de menteur... Je ne peux pas aller vers lui.

– Oh ! Il est si bon ! Il sait certainement que tu as eu cette pensée. Il le savait déjà. En effet, quand nous l’avons quitté, en disant que nous allions te trouver, il nous a dit : “ Allez, mais ne vous laissez pas vaincre par les premières paroles de mépris. Ceux qui veulent me suivre doivent savoir tenir tête aux moqueries du monde et aux interdictions de la famille, car je suis au-dessus des liens du sang et de la société, et j’en triompherai. Et ceux qui sont avec moi triompheront éternellement. ” Et il a dit encore : “ Sachez parler sans crainte. En vous entendant, il viendra, car c’est un homme de bonne volonté. ”

– C’est ce qu’il a dit ? Alors, je viens. 48.7 Parle, parle-moi encore de lui en chemin. Où est-il ?

– Dans une pauvre maison. Ce doit être chez des amis.

– Mais il est pauvre ?

– Un artisan de Nazareth, nous a-t-il dit.

– Et de quoi vit-il maintenant, s’il ne travaille plus ?

– Nous ne le lui avons pas demandé. Peut-être que sa parenté l’aide.

– Il aurait mieux valu lui apporter des poissons, du pain, des fruits..., quelque chose. Nous allons interroger un rabbi car il ressemble en tout à un rabbi, et plus encore, et nous venons les mains vides ! Ce n’est pas ce qu’attendent nos rabbins...

– Mais lui n’est pas de leur avis. Jacques et moi ne possédions que vingt deniers. Nous les lui avons offerts, comme c’est la coutume pour les rabbis. Mais il n’en voulait pas et, comme nous insistions, il a dit : “ Que Dieu vous les rende avec les bénédictions des pauvres. Venez avec moi. ” Il les a aussitôt distribués à des pauvres gens dont il connaissait le domicile. Nous lui avons demandé : “ Et pour toi, Maître, tu ne gardes rien ? ” Il a répondu : “ La joie de faire la volonté de Dieu et d’être utile à sa gloire. ” Nous avons encore ajouté : “ Tu nous appelles, Maître. Mais nous, nous sommes tout à fait pauvres. Que devons-nous apporter ? ” Il nous a répondu, avec un sourire à nous donner un avant-goût du Paradis : “ C’est un grand trésor que je vous demande ” ; et nous : “ Mais si nous n’avons rien ? ” Alors lui : “ Vous avez un trésor qui a sept noms, que même le plus humble peut posséder mais que le plus riche des rois peut ne pas posséder, et je le veux. Ecoutez-en les noms : charité, foi, bonne volonté, droiture

d'intention, continence, sincérité, esprit de sacrifice. C'est ce que j'attends de celui qui me suit, cela seulement, et vous l'avez en vous. Ce trésor dort en vous comme la semence dans le sillon, l'hiver, mais le soleil de mon printemps en fera naître sept épis. " Voilà ce qu'il a dit.

– Ah ! cela me donne la certitude que c'est le vrai Rabbi, le Messie promis. Il n'est pas dur pour les pauvres, il ne demande pas d'argent... Cela suffit pour reconnaître qu'il est le Saint de Dieu. Allons à lui en toute sécurité. »

Et tout se termine là.

EMV 49 – Jean parle à Jésus de sa rencontre avec Pierre ; puis le Christ prêche dans la synagogue de Capharnaüm et rencontre finalement le frère d'André

(...) « Tu as dit que tu me cherchais...

– Oui. Pour te dire que mes amis veulent te connaître... et parce que j'avais très envie d'être encore avec toi ! Je t'ai quitté depuis quelques heures à peine... mais je ne pouvais déjà plus rester sans toi !

– Tu as donc été un bon annonciateur du Verbe ?

– Mais Jacques aussi, Maître, a parlé de toi de façon... à les convaincre.

– De sorte que celui qui se défiait encore a été persuadé. Il n'était d'ailleurs pas coupable car la cause de sa réserve était la prudence. Allons le rassurer tout à fait.

– Il avait un peu peur...

– Non, il ne faut pas avoir peur de moi ! Je suis venu pour les bons et surtout pour ceux qui sont dans l'erreur. Je veux sauver, non pas condamner. Avec les gens honnêtes je serai pleinement miséricorde.

– Et avec les pécheurs ?

– Aussi. Par malhonnêtes, j'entends parler de ceux qui sont spirituellement malhonnêtes et qui, hypocritement, se font passer pour bons, alors que leurs actes sont mauvais, des gens qui ne cherchent que leur propre intérêt, même aux dépens du prochain. Avec eux, je serai sévère.

– Ah ! Alors Simon peut être tranquille, il est franc comme personne d'autre.

– C'est ainsi qu'il me plaît et que je veux voir tout le monde.

– Il a tant de choses à te dire, Simon.

– Je l’entendrai après avoir parlé à la synagogue. J’ai fait prévenir les pauvres et les malades en plus des riches et des gens en bonne santé. Tous ont besoin de la Bonne Nouvelle. »

49.4 On approche du village. Des enfants jouent sur la route et l’un d’eux, en courant, serait venu se jeter dans les jambes de Jésus et serait tombé s’il n’avait été attentif à le saisir. Le bambin pleure tout de même, comme s’il s’était fait mal et Jésus lui dit, en le tenant par le bras :

« Un israélite qui pleure ? Qu’auraient dû faire les milliers d’enfants qui sont devenus des hommes en franchissant le désert derrière Moïse ? Et pourtant, c’est plus pour eux que pour les autres que le Très-Haut a fait pleuvoir la manne si douce. Car il aime les innocents et veille sur ces petits anges de la terre, ces oiseaux sans ailes, comme il le fait pour les passereaux qui volent dans les bosquets et sur les toits. Tu aimes le miel ? Oui ? Eh bien ! si tu es gentil, tu mangeras un miel plus doux que celui de tes abeilles.

– Où donc ? Quand ?

– Lorsque, après une vie de fidélité à Dieu, tu iras à lui.

– Je sais que ne pourrai pas y aller, si le Messie ne vient pas. Maman me dit que nous, le peuple d’Israël, nous sommes actuellement comme autant de Moïse et que nous mourrons en vue de la Terre Promise. Elle dit que nous devons attendre pour y entrer et que seul le Messie nous permettra de le faire.

– Quel brave petit israélite ! Eh bien ! moi, je te dis que, quand tu mourras, tu iras immédiatement au Paradis, parce que le Messie aura déjà ouvert la porte du Ciel. C’est pourquoi tu dois être bon.

– Maman ! Maman ! »

Le bambin s’échappe des bras de Jésus et court à la rencontre d’une jeune épouse qui rentre en portant une amphore de cuivre.

« Maman, le nouveau Rabbi m’a dit que j’irai tout de suite au Ciel quand je mourrai, et que je mangerai plein de miel... Mais à condition d’être bon. Je serai bon !

– Dieu le veuille ! Excuse-le, Maître, s’il t’a ennuyé. Il est si remuant !

– L’innocence ne me cause pas d’ennui, femme. Que Dieu te bénisse parce que tu es une mère qui élève ses enfants dans la connaissance de la Loi. »

La femme rougit à ce compliment et répond :

« Que la bénédiction de Dieu vienne sur toi aussi ! » et elle disparaît avec son enfant.

49.5 « Tu aimes les enfants, Maître ?

– Oui, parce qu'ils sont purs, sincères et aimants.

– Tu as des neveux, Maître ?

– Non, j'ai seulement une Mère, mais il y a en elle pureté, sincérité, amour des petits les plus saints, joints à la sagesse, à la justice et à la force des adultes. J'ai tout en ma Mère, Jean.

– Et tu l'as quittée ?

– Dieu est au-dessus de tout, même de la plus sainte des mères.

– Est-ce que je la connaîtrai ?

– Tu la connaîtras.

– Et elle m'aimera ?

– Elle t'aimera parce qu'elle aime ceux qui aiment son Jésus.

– Alors, tu n'as pas de frères ?

– J'ai des cousins du côté du mari de ma Mère. Mais tout homme est pour moi un frère, et c'est pour tous que je suis venu.

49.6 Nous voici devant la synagogue. J'entre et tu me rejoindras avec tes amis.
»

Jean s'en va et Jésus entre dans une pièce carrée où se trouvent les accessoires habituels de lampes disposées en triangle et des pupitres avec des rouleaux de parchemin. Il y a déjà une foule qui attend et prie. Jésus prie lui aussi. Derrière lui, la foule chuchote et fait des commentaires ; il s'incline pour saluer le chef de la synagogue et puis se fait donner un rouleau, au hasard.

Jésus commence la lecture. Il dit :

« L'Esprit me fait lire ce qui suit pour vous. Au chapitre sept du livre de Jérémie, on lit : " Ainsi parle Yahvé Sabaoth, le Dieu d'Israël : ' Améliorez vos voies et vos œuvres, et je vous ferai demeurer en ce lieu. Ne vous fiez pas aux paroles mensongères : c'est le sanctuaire de Yahvé, le sanctuaire de Yahvé, le sanctuaire de Yahvé ! Mais si vous améliorez réellement vos voies et vos œuvres, si vous avez un vrai souci du droit, chacun envers son prochain, si vous n'opprimez pas l'étranger,

l'orphelin et la veuve, si vous ne répandez pas le sang innocent en ce lieu et si vous n'allez pas, pour votre malheur, à la suite d'autres dieux, alors je vous ferai demeurer en ce lieu, dans le pays que j'ai donné à vos pères depuis toujours et pour toujours ' .
”

Ecoutez, israélites ! Voici que je viens vous rendre claires les paroles de lumière que votre âme aveuglée ne sait plus voir ni comprendre. Ecoutez. Beaucoup de larmes se répandent sur la terre du Peuple de Dieu ; les anciens qui gardent le souvenir de leurs antiques gloires pleurent ; les adultes, courbés sous le joug, pleurent ; les enfants sans espoir d'une future gloire pleurent. Mais la gloire de la terre n'est rien en comparaison d'une gloire qu'aucun oppresseur, sinon Mammon et la mauvaise volonté, ne peut arracher.

Pourquoi pleurez-vous ? Le Très-Haut, qui fut toujours bon pour son peuple, a-t-il détourné aujourd'hui son regard et re-fuse-t-il à ses enfants de voir son visage ? N'est-il donc plus le Dieu qui a ouvert la mer pour y faire passer Israël, qui l'a conduit à travers les sables du désert et l'a nourri, qui l'a défendu contre ses ennemis ; n'est-ce pas lui qui, pour l'empêcher de perdre le chemin du Ciel, donna à leurs âmes la Loi, comme il donnait à leurs corps la colonne de nuée ? N'est-il plus le Dieu qui a adouci les eaux amères et fait tomber la manne alors qu'ils étaient épuisés ? N'est-il pas le Dieu qui a voulu vous établir sur cette terre et faire alliance avec vous comme un Père avec ses enfants ? Alors pourquoi l'étranger vous a-t-il frappés ?

Beaucoup parmi vous murmurent : “ Et pourtant nous avons ici le Temple ! ” Il ne suffit pas d'avoir le Temple et d'aller y prier Dieu. Le premier temple se trouve dans le cœur de tout homme et c'est là que se fait la prière sainte. Mais elle ne peut être sainte si le cœur ne s'amende pas, et avec lui les mœurs, les affections, les principes de justice à l'égard des pauvres, des serviteurs, des parents, et à l'égard de Dieu.

Regardez maintenant. Je vois des riches au cœur dur qui font de riches offrandes au Temple, mais ne savent pas dire au pauvre : “ Frère, voici un pain et un denier, accepte-les. De cœur à cœur. Que mon aide ne t'humilie pas et que je ne tire pas orgueil du don que je t'en fais. ” Je vois des gens qui prient et qui se plaignent à Dieu de ce qu'il ne les écoute pas promptement, mais qui, ensuite, ont le cœur dur comme la pierre pour répondre : “ Non ” au malheureux, parfois du même sang qu'eux, qui leur dit : “ E-coute-moi ! ” Je vous vois pleurer parce que le dominateur vide votre bourse. Mais vous-mêmes saignez ceux que vous haïssez et n'avez pas horreur de faire des vœux sanguinaires contre leur vie.

Hommes d'Israël ! Le temps de la Rédemption est arrivé, mais préparez-en les voies en vous, par la bonne volonté. Soyez honnêtes, bons, aimez-vous les uns les autres. Riches, soyez sans mépris ; marchands, ne fraudez pas ; pauvres, n'enviez pas. Vous avez tous le même sang et le même Dieu. Vous êtes tous appelés à une même destinée. Ne vous fermez pas par vos péchés le Ciel que le Messie vous ouvrira. Vous avez erré jusqu'ici ? C'est fini, désormais. Que toute erreur disparaisse.

Simple, bonne, facile est la Loi qui se ramène aux dix commandements primitifs, mais imprégnés d'une lumière d'amour. Venez. Je vous les montrerai tels qu'ils sont : amour, amour, amour. Amour de Dieu pour vous, de vous pour Dieu. Amour pour le prochain. Toujours amour parce que Dieu est Amour et que les enfants du Père sont ceux qui savent vivre l'amour. Je suis ici pour tous, et pour donner à tous la lumière de Dieu. Voici la Parole du Père, qui se fait nourriture en vous. Venez, goûtez, renouvelez le sang de votre âme grâce à cette nourriture. Que tout poison disparaisse, que tout désir charnel meure. Une gloire nouvelle vous est apportée : la gloire éternelle, et à elle viendront ceux qui feront dans leur cœur une véritable étude de la Loi de Dieu. Commencez par l'amour. Il n'y a rien de plus grand. Mais quand vous saurez aimer, vous saurez déjà tout, Dieu vous aimera et l'amour de Dieu signifie le secours de Dieu contre toute tentation.

Que la bénédiction de Dieu repose sur ceux qui se tournent vers lui avec un cœur plein de bonne volonté. »

Jésus se tait. Les gens murmurent. L'assemblée se sépare après le chant psalmodié de plusieurs hymnes.

49.7 Jésus sort sur la petite place. Au seuil de la porte se tiennent Jean et Jacques avec Pierre et André.

« La paix soit avec vous » dit Jésus, qui ajoute : « Voici l'homme qui, pour être juste, a besoin de s'abstenir de juger sans s'être d'abord informé, mais qui sait reconnaître honnêtement ses torts. Simon, tu as voulu me voir ? Me voici. Et toi, André, pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt ? »

Les deux frères se regardent, bien embarrassés. André murmure :

« Je n'osais pas... »

Pierre, tout rouge, ne dit rien. Mais quand il entend Jésus dire à son frère : « Etait-ce un mal de venir ? Il n'y a que le mal qu'on ne doit pas oser faire », il intervient franchement :

« C'est à cause de moi qu'il est resté. Lui, il voulait me conduire à toi sur-le-champ. Mais moi... J'ai dit... Oui, j'ai dit : " Je n'y crois pas ", et je n'ai pas voulu. Ah, maintenant, cela va mieux !... »

Jésus sourit, puis il dit :

« Et je te dis que je t'aime pour ta sincérité.

– Mais moi... moi, je ne suis pas bon. Je ne suis pas capable de faire ce que tu as dit à la synagogue. Je suis irascible et, si quelqu'un m'offense... eh bien... Je suis avide et j'aime avoir de l'argent... et dans ma vente de poissons... eh bien... pas toujours... je ne suis pas toujours sans frauder. Et je suis ignorant. Alors j'ai peu de

temps à te suivre pour avoir la lumière. Comment faire ? Je voudrais devenir comme tu dis... mais...

– Ce n'est pas difficile, Simon. Tu connais un peu l'Écriture ? Oui ? Eh bien ! pense au prophète Michée. Dieu attend de toi ce que dit Michée. Il ne te demande pas de t'arracher le cœur ni de sacrifier tes affections les plus saintes. Non, il ne te le demande pas pour l'instant. Un jour, sans que Dieu te le demande, tu te donneras aussi toi-même à Dieu. Mais il attend qu'un soleil et une ondée aient fait de toi, qui n'es qu'un brin d'herbe, un robuste palmier dans toute sa gloire. Pour le moment, il te demande ceci : pratiquer la justice, aimer la miséricorde, t'appliquer totalement à suivre ton Dieu. Efforce-toi de faire cela et le passé de Simon sera effacé, et tu deviendras l'homme nouveau, l'ami de Dieu et de son Christ. Non plus Simon mais Céphas, la Pierre solide sur laquelle je m'appuie.

– Voilà qui me plaît ! Ça, je le comprends. La Loi, c'est cela... c'est cela... voilà, je n'arrive plus à l'observer telle que les rabbins l'ont fait devenir !... Mais comme tu l'expliques, oui. Il me semble que j'y arriverai. Et tu m'aideras. Tu restes dans cette maison ? J'en connais le propriétaire.

– Je reste ici, mais je vais aller à Jérusalem, après quoi je prêcherai dans toute la Palestine. Je suis venu pour cela. Mais je reviendrai souvent ici.

– Je viendrai encore t'écouter. Je veux être ton disciple. Un peu de lumière m'entrera dans la tête.

– Dans le cœur, Simon, surtout dans le cœur. Et toi, André, tu ne dis rien ?

– J'écoute, Maître.

– Mon frère est timide.

– Il deviendra un lion. La nuit tombe. Que Dieu vous bénisse et vous donne bonne pêche ! Allez.

– Paix à toi. »

Ils s'en vont.

49.8 A peine sorti, Pierre s'interroge :

« Mais qu'est-ce qu'il a donc voulu dire au début, quand il a annoncé que je pêcherais avec d'autres filets et que je ferais d'autres pêches ?

– Pourquoi ne le lui as-tu pas posé la question ? Tu voulais dire plein de choses, et puis tu n'as pas parlé !

– Je... j'avais honte. Il est si différent de tous les rabbis !

– Maintenant, il part pour Jérusalem... » Jean dit cela avec un tel désir, une telle nostalgie... « Je voulais lui demander s'il me laissait y aller avec lui... et je n'ai pas osé...

– Va le lui demander, mon garçon, conseille Pierre. Nous l'avons quitté comme ça... sans un mot affectueux... Qu'il sache, au moins, que nous l'admirons. Va, va ! Je vais prévenir ton père.

– J'y vais, Jacques ?

– Vas-y. »

Jean part au pas de course... pour revenir au pas de course, tout heureux :

« Je lui ai demandé : “ Veux-tu de moi, à Jérusalem ? ” Il m'a répondu : “ Viens, mon ami. ” Il m'a appelé ami ! Demain, à cette heure, je viendrai ici. Ah ! A Jérusalem, avec lui... »

... C'est la fin de la vision.

EMV 125 – Guérison d'un enfant lors du sermon sur la montagne

Jésus, à l'écart, écoute deux ou trois personnes qui ont des choses importantes à lui dire et qui regagnent ensuite leurs places, rassérénées.

Il bénit aussi un petit enfant qui souffre de fractures des jambes et qu'aucun médecin ne veut soigner. Ils disent :

« C'est inutile. La fracture s'étend tout en haut jusque vers la colonne vertébrale. »

Sa mère, tout en larmes, explique :

« Il courait avec sa petite soeur dans la rue du village. Un hérodien est arrivé au galop avec son char et l'a écrasé. J'ai cru qu'il était mort. Mais c'est pire, comme tu vois. Je l'allonge sur cette planche car... il n'y a rien d'autre à faire. Et il souffre, il souffre, car l'os perce. Mais ensuite, quand l'os ne percera plus, il souffrira car il ne pourra que rester allongé sur le dos.

– Tu as très mal ? demande avec compassion Jésus à l'enfant qui pleure.

– Oui.

– Où ?

– Ici... et là. »

Il touche d'une main hésitante les deux os iliaques.

« Et puis ici et là, et il touche ses reins et ses épaules. La planche est dure, et je veux bouger, moi... »

Désespéré, il fond en larmes.

« Veux-tu venir dans mes bras à moi ? Tu viens ? Je t'emmène là haut. Tu vas voir tout le monde pendant que je parle.

– Oh oui... ! (son oui est plein de désir). Le pauvre petit tend des bras suppliants.

– Alors viens !

– Mais il ne peut pas, Maître, c'est impossible ! Il a trop mal... Je ne peux même pas le bouger pour le laver.

– Je ne lui ferai aucun mal.

– Le médecin...

– Le médecin, c'est le médecin, mais moi, c'est moi. Pourquoi es-tu venue ?

– Parce que tu es le Messie, répond la femme qui pâlit et rougit, prise entre l'espérance et le désespoir.

– Et alors ? Viens, mon petit. »

Jésus passe un bras sous ses jambes inertes, l'autre bras sous les petites épaules, prend l'enfant et lui demande :

« Est-ce que je te fais mal ? Non ? Alors, dis au revoir à ta maman et allons-y. »

Et il traverse avec son fardeau la foule qui s'ouvre. Il va jusqu'au fond, sur l'espèce d'estrade qu'on lui a faite pour que tout le monde le voie, même de la cour. Il se fait donner un petit banc, s'y assied, installe le petit garçon sur ses genoux et lui demande :

« Ça te plaît ? Maintenant, tiens-toi tranquille et écoute toi aussi. »

Puis il commence à parler. Il ne fait les gestes que de la main droite car, de la gauche, il soutient l'enfant qui regarde les gens, heureux de voir quelque chose, et sourit à sa maman qui se tient là-bas, au fond, le coeur battant d'espoir. Il joue avec le cordon du vêtement de Jésus et aussi avec la barbe soyeuse et blonde du Maître, et même avec une mèche de ses longs cheveux.

[Jésus parle de la sanctification du sabbat, du travail honnête, de l'amour du prochain. Puis il enjoint à avoir une foi d'enfant, même quand on tombe dans le péché.]

« (...) Si vous arrivez à avoir foi dans le Père, tout vous réussira. Une foi – faites bien attention – comme celle d'un tout petit. Le petit enfant croit tout possible. Il ne se demande pas comment tel fait peut se produire. Il n'en mesure pas la profondeur. Il croit en celui qui lui inspire confiance et fait ce qu'il lui dit. Soyez comme de petits enfants auprès du Très-Haut. Comme il les aime, ces petits anges égarés sur notre terre et qui en font la beauté ! Il aime également les âmes qui deviennent simples, bonnes, pures comme un enfant.

Voulez-vous voir la foi d'un enfant, pour apprendre à avoir la foi ? Regardez bien. Vous avez tous eu pitié de ce petit garçon que je tiens sur ma poitrine. Contrairement à ce que déclaraient les médecins et sa maman, il n'a pas pleuré quand je l'ai assis sur mon sein. Vous voyez ? Lui, qui depuis longtemps ne faisait que pleurer nuit et jour sans trouver de repos, il n'a pas pleuré et s'est endormi paisiblement sur mon cœur. A ma question : " Veux-tu venir dans mes bras ? ", il a répondu : " Oui " sans réfléchir à son misérable état, à la douleur que probablement il aurait pu ressentir, aux conséquences d'un déplacement. Sur mon visage il a vu l'amour, il a dit : " oui ", et il est venu. Il n'a pas ressenti de douleur. Il s'est réjoui d'être ici, tout en haut, et de voir, lui qui était cloué sur cette planche ; il a été heureux d'être placé sur la douceur de la chair, plutôt que sur la dureté du bois. Il a souri, il a joué et s'est endormi en tenant encore une mèche de mes cheveux dans ses petites mains. 125.5 Maintenant, je vais l'éveiller par un baiser... » et Jésus dépose un baiser sur les cheveux châtain du bambin, jusqu'à ce qu'il l'éveille en lui souriant.

« Comment t'appelles-tu ?

– Jean.

– Ecoute, Jean. Veux-tu marcher ? Aller voir ta maman et lui dire : " Le Messie te bénit en raison de ta foi " ?

– Oui ! Oui ! »

Le petit garçon bat des mains et lui demande :

« Tu vas me faire marcher ? Sur les prés ? je n'aurai plus cette méchante planche si dure ? Plus de médecins qui font mal ?

– Plus jamais.

– Ah, comme je t'aime ! »

Il jette ses bras au cou de Jésus et l'embrasse et, pour être plus à l'aise pour le faire, il saute à genoux sur les genoux de Jésus, et une grêle de baisers innocents tombe sur le front, les yeux, les joues de Jésus.

Dans sa joie, l'enfant ne s'est pas même aperçu qu'il pouvait remuer, lui qui était jusqu'alors brisé. Mais le cri de sa mère et ceux de la foule le secouent et le font se retourner avec étonnement. Ses yeux innocents dans son visage amaigri se font interrogateurs. Toujours à genoux, le bras droit passé autour du cou de Jésus, il lui demande confidentiellement – en désignant la foule tumultueuse, sa mère qui, au fond, l'appelle en unissant son nom à celui de Jésus : « Jean ! Jésus ! Jean ! Jésus ! » – :

« Pourquoi est-ce que les gens crient, et maman aussi ? Qu'est-ce qu'ils ont ? Est-ce toi, Jésus ?

– C'est moi. La foule crie parce qu'elle est contente que tu puisses marcher. Adieu, mon petit Jean (Jésus lui donne un baiser et le bénit). Va voir ta maman et sois gentil. »

Le petit garçon descend tranquillement des genoux de Jésus, puis par terre. Il court vers sa maman, saute à son cou et lui dit :

« Jésus te bénit. Pourquoi pleures-tu, alors ? »

Quand les gens redeviennent un peu plus silencieux, Jésus dit d'une voix de tonnerre :

« Faites comme le petit Jean, vous qui tombez dans le péché et vous blessez. Ayez foi en l'amour de Dieu. Que la paix soit avec vous. »

<p>EMV 330 et 331 – L'épisode de la Cananéenne rejetée par Jésus. Le découragement des apôtres, la guérison d'une petite-fille possédée et le miracle accordé à une mère qui cherche ardemment Jésus</p>

330.1 Jésus traverse une région très montagneuse. Ce ne sont pas de hautes montagnes, mais une succession de montées et de descentes de collines et une quantité de torrents, joyeux en cette fraîche nouvelle saison, limpides comme le ciel, jeunes comme les premières feuilles de plus en plus nombreuses sur les branches.

Mais bien que la saison soit belle, joyeuse, apte à soulager le cœur, il ne semble pas que Jésus ait l'esprit très soulagé, et les apôtres encore moins. Ils marchent silencieusement au fond d'une vallée. Seuls des bergers et des troupeaux se présentent à leurs yeux, mais Jésus ne paraît même pas les voir.

C'est le soupir découragé de Jacques, fils de Zébédée, et ses paroles inattendues, fruit d'une réflexion soucieuse, qui attirent l'attention de Jésus... Jacques dit :

« Défaites sur défaites !... Il me semble que nous sommes maudits... »

Jésus lui pose la main sur l'épaule :

« Ne sais-tu pas que c'est le sort des meilleurs ?

– Ah ! Je le sais depuis que je suis avec toi ! Mais de temps en temps, il faudrait quelque chose de différent pour ragaillardir notre cœur et notre foi ; avant, nous étions plus forts.

330.2– Tu doutes de moi, Jacques ? »

Quelle douleur fait trembler la voix du Maître !

« Non !... »

A vrai dire, ce “ non ” n'est pas très assuré.

« Mais pour ce qui est de douter, tu doutes. De quoi, alors ? Tu ne m'aimes plus comme autrefois ? Le fait de me voir chassé, ridiculisé, ou même seulement laissé de côté sur ces confins phéniciens, a-t-il affaibli ton amour ? »

De l'émotion tremble dans les paroles de Jésus, bien qu'il n'y ait ni sanglots ni larmes. C'est vraiment son âme qui pleure.

« Pour cela non, mon Seigneur ! Au contraire, mon amour pour toi augmente quand je te vois incompris, récusé, humilié, affligé. Et pour ne pas te voir ainsi, pour pouvoir changer le cœur des hommes, je serais prêt à donner ma vie en sacrifice. Tu dois me croire ! Ne me brise pas le cœur, déjà si affligé, en pensant que tu doutes de mon amour. Sinon... Sinon, je tomberais dans des excès. Je repartirais en arrière et je me vengerais de celui qui t'afflige, pour te prouver que je t'aime, pour t'enlever ce doute, et si j'étais pris et tué cela ne m'importerait en rien. Il me suffirait de t'avoir donné une preuve d'amour.

– Oh ! Le fils du tonnerre ! D'où te vient cette véhémence ? Veux-tu donc être une foudre exterminatrice ? »

Jésus sourit de la fougue et des projets de Jacques.

« Ah ! Au moins je te vois sourire ! C'est déjà un fruit de mes projets. Qu'en dis-tu, Jean ? Devons-nous mettre en pratique ce que je pense pour consoler le Maître, humilié par tant de refus ?

– Oh, oui ! Allons-y, nous, et mettons-nous à parler. Et s'ils l'insultent encore en le traitant de roi en paroles, de roi de comédie, de roi sans argent, de roi fou, frappons dur pour qu'ils s'aperçoivent que le roi a aussi une armée de fidèles et qu'ils ne sont pas disposés à le laisser en butte au mépris. La violence est utile en certains cas. Allons-y, mon frère ! »

Lui qui est toujours doux, est tellement en colère qu'il paraît ne plus être lui-même.

330.3 Jésus s'interpose entre les deux hommes, les agrippe par le bras pour les retenir, et dit :

« Mais écoutez-les ! Qu'ai-je prêché pendant tellement de temps ? Ah ! La surprise est de taille ! Même Jean, ma colombe, s'est transformé en épervier ! Regardez-le, vous tous, voyez comme il est laid, agité, ébouriffé, déformé par la haine ! Quelle honte ! Et vous vous étonnez que des Phéniciens restent indifférents, que des Hébreux soient pleins de haine, que des Romains m'intiment l'expulsion, quand vous, les premiers, vous n'avez encore rien compris depuis deux ans que vous êtes avec moi, quand vous êtes devenus fiel, par la haine que vous avez dans le cœur, quand vous rejetez de votre âme ma doctrine d'amour et de pardon, quand vous l'expulsez comme une sottise et accueillez la violence comme une bonne alliée ! Oh, Père saint ! Cela, oui, c'est une défaite ! Au lieu d'être comme autant de faucons qui aiguisent leurs becs et leurs griffes, ne vaudrait-il pas mieux que vous soyez des anges qui prient le Père de reconforter son Fils ? Quand donc a-t-on vu un orage faire du bien par ses foudres et sa grêle ? Eh bien ! En souvenir de ce péché que vous avez commis contre la charité, en souvenir du moment où j'ai vu affleurer sur votre visage l'animal-homme au lieu de l'homme-ange que je veux toujours voir en vous, je vais vous surnommer " les fils du tonnerre ". »

Jésus est à moitié sérieux quand il s'adresse aux fils de Zébédée tout enflammés. Mais ses reproches ne durent pas devant leur repentir et, avec un visage que l'amour rend lumineux, il les serre contre son cœur en disant :

« Ne soyez plus jamais mauvais comme cela. Et merci pour votre amour. Et aussi pour le vôtre, mes amis » dit-il en s'adressant à André, à Matthieu et à ses deux cousins. « Venez ici que je vous embrasse vous aussi. Mais ne savez-vous pas que, si je n'avais pas d'autres joies que celle de faire la volonté de mon Père et votre amour, je serais toujours heureux même si le monde entier me giflait ? Je suis triste, non pas pour moi, pour mes défaites, comme vous dites, mais par pitié pour les âmes qui repoussent la Vie. Voilà, maintenant nous sommes tous contents, n'est-ce pas, espèces de grands enfants que vous êtes ? Alors, partons.

330.4 Allez trouver ces bergers qui sont en train de traire le troupeau et demandez-leur un peu de lait au nom de Dieu. N'ayez pas peur » dit-il en voyant la réticence des apôtres. « Obéissez avec foi. Vous aurez du lait et non des coups de bâton, même si l'homme est phénicien. »

Les six apôtres s'éloignent tandis que Jésus les attend sur la route. Et il prie pendant ce temps, ce Jésus affligé dont personne ne veut... Les apôtres reviennent avec un petit seau de lait et disent :

« L'homme a demandé que tu ailles là-bas, il doit te parler, mais il ne peut laisser les chèvres capricieuses aux petits bergers. »

Jésus répond :

« Dans ce cas, allons manger notre pain là-bas. »

Et ils se dirigent tous vers la pente sur laquelle s'accrochent les chèvres capricieuses.

330.5 « Je te remercie du lait que tu m'as donné. Que veux-tu de moi ?

– Tu es le Nazaréen, n'est-ce pas ? Celui qui fait des miracles ?

– Je suis celui qui prêche le salut éternel. Je suis le Chemin pour aller au vrai Dieu, la Vérité qui se donne, la Vie qui vous vivifie. Je ne suis pas un sorcier qui fait des prodiges. Eux sont les manifestations de ma bonté et de votre faiblesse, qui a besoin de preuves pour croire. Mais qu'attends-tu de moi ?

– Voilà... il y a deux jours, tu étais à Alexandroscène ?

– Oui. Pourquoi ?

– Moi aussi, j'y étais avec mes chevrettes et, quand j'ai compris qu'il y avait des bagarres, j'ai filé, parce qu'on a l'habitude de les provoquer pour voler ce qui se trouve sur les marchés. Ce sont tous des voleurs, ces Phéniciens... comme les autres. Je ne devrais pas dire cela, car mon père était prosélyte et ma mère syrienne, et que je suis prosélyte moi aussi. Mais c'est la vérité. Bien. Revenons à notre récit. Je m'étais mis dans une étable avec mes bêtes, en attendant le char de mon fils. Et le soir, en sortant de la ville, j'ai rencontré une femme en larmes avec une fillette dans les bras. Elle avait fait huit milles pour venir te trouver, parce qu'elle habite hors de la ville, dans la campagne. Je lui ai demandé ce qu'elle avait. C'est une prosélyte. Elle était venue pour vendre et acheter. Elle avait entendu parler de toi. Et l'espoir lui était venu au cœur. Elle avait couru chez elle et avait pris sa fillette. Mais avec un fardeau, on marche lentement ! Quand elle est arrivée au magasin des frères, tu n'y étais plus. Les frères lui ont dit : « Ils l'ont chassé. Mais il nous a dit hier soir qu'il refera les escaliers de Tyr. » Moi – je suis père moi aussi –, je lui ai conseillé : « Alors va là-bas. » Mais elle m'a répondu : « Et si, après ce qui est arrivé, il passe par d'autres chemins pour retourner en Galilée ? » Je lui ai dit : « Ah ! Écoute : ce sera l'une des deux routes des frontières. Moi, je fais paître mes troupeaux entre Rohob et Lesemdan, justement sur la route des frontières entre ici et Nephtali. Si je le vois, je lui en parle. Parole de prosélyte. » Et voilà, c'est fait.

– Et que Dieu t'en récompense. J'irai trouver la femme. 330.6 Je dois retourner à Aczib.

– Tu vas à Aczib ! Alors nous pourrons faire route ensemble si tu ne dédaignes pas un berger.

– Je ne dédaigne personne. Pourquoi vas-tu à Aczib ?

– Parce que j’y ai des agneaux. A moins que... je n’en aie plus.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il y a la maladie... Je ne sais pas si c’est de la sorcellerie ou autre chose. Je sais que mon beau troupeau est tombé malade. C’est pour cela que j’ai amené ici les chèvres, qui sont encore saines, pour les séparer des brebis. Mes deux fils vont rester ici. En ce moment, ils sont à la ville pour les commissions. Mais je retourne là... pour les voir mourir, mes belles brebis couvertes de laine... »

L’homme soupire... Il regarde Jésus et s’excuse :

« Te parler de ces choses, à toi qui es Celui qui est, et t’affliger, toi qui es certainement déjà affligé de la façon dont ils te traitent, c’est de la sottise. Mais les brebis, nous les aimons et c’est notre fortune, tu sais... »

– Je comprends, mais elles vont guérir. Ne les as-tu pas fait voir à des gens qui s’y connaissent ?

– Ils m’ont tous recommandé la même chose: “ Tue-les et vends leurs peaux. Il n’y a rien d’autre à faire ”, et ils m’ont même menacé si je les fais sortir... Ils ont peur de la maladie pour les leurs. Je dois les garder enfermées... et elles mourront en plus grand nombre. Les habitants d’Aczib sont méchants, tu sais... »

Jésus dit simplement :

« Je le sais.

– Moi, je suis sûr qu’ils me les ont ensorcelées...

– Non. Ne crois pas ces sornettes... Vas-tu partir aussitôt que tes fils seront arrivés ?

– Aussitôt. Ils vont être ici dans un moment. 330.7 Et eux, ce sont tes disciples ? Il n’y a qu’eux ?

– Non, j’en ai encore d’autres.

– Et pourquoi est-ce qu’ils ne viennent pas ici ? Une fois, près de Mérom, j’en ai rencontré un groupe. Ils avaient à leur tête un berger. C’est ce qu’on disait. C’était un homme grand, robuste, qui s’appelait Elie. C’était en octobre, me semble-t-il, avant ou après la fête des Tentés. Il t’a quitté, maintenant ?

– Aucun disciple ne m’a quitté.

– On m’avait assuré que...

– Quoi ?

– Que tu... que les pharisiens... En somme que les disciples t'avaient quitté par peur, et parce que tu étais un...

– Un démon. Dis-le simplement. Je le sais. C'est un double mérite pour toi, qui crois malgré cela.

– Et pour ce mérite, tu ne pourrais pas... mais je demande peut-être quelque chose de sacrilège...

– Parle. Si c'est mauvais, je te le dirai.

– Tu ne pourrais pas, en passant, bénir mon troupeau ? »

L'homme est tout angoissé...

« Je vais bénir ton troupeau. Celui-ci... – il lève la main pour bénir les chèvres éparses – ... et celui des brebis. Crois-tu que ma bénédiction les sauve ?

– Comme tu sauves les hommes des maladies, tu pourras sauver les bêtes de la même façon. On dit que tu es le Fils de Dieu. Les brebis, c'est Dieu qui les a créées. Ce sont donc des créatures du Père. Moi... je ne savais pas s'il était respectueux de te le demander. Mais si c'est possible, fais-le, Seigneur, et je porterai au Temple de grandes offrandes de louange. Ou plutôt, non ! Je te les donnerai pour les pauvres et ce sera mieux. »

Jésus sourit et se tait. (...) [Jésus voyage un peu avec le berger Hanne jusqu'à se reposer chez un certain Jonas]

331.3 Le repas fini, les apôtres montent chercher leurs sacs de voyage pour le départ.

« Maître... il y a une femme qui est là... tu ne l'écoutes pas ?

– Je n'ai pas le temps, Jonas. La route est longue et, du reste, je suis venu pour les brebis d'Israël. Adieu, Jonas. Que Dieu te récompense de ta charité. Ma bénédiction est sur toi et sur toute ta parenté. Allons-y. »

Mais le vieillard se met à crier à tue-tête :

« Enfants ! Femmes ! Le Maître part ! Venez vite ! »

Et de même qu'une nichée de poussins éparpillés dans un poulailler accourt au cri de la mère poule qui les appelle, ainsi de tous les côtés de la maison accourent femmes et hommes occupés à leurs travaux ou encore à moitié endormis, et les enfants à demi nus qui sourient, le visage à peine éveillé... Ils se pressent autour de

Jésus qui se tient au milieu de la cour ; les mères enveloppent les enfants dans leurs jupes amples pour les protéger de l'air, ou bien elles les serrent dans leurs bras jusqu'à ce qu'une servante se précipite avec des petits vêtements vite enfilés.

331.4 Mais voilà que survient une femme qui n'est pas de la maison, une pauvre femme en larmes, honteuse... Elle marche toute courbée, presque en rampant et, arrivée près du groupe au milieu duquel se trouve Jésus, elle se met à crier :

« Aie pitié de moi, Seigneur, fils de David ! Ma petite fille est toute tourmentée par le démon qui lui fait commettre des choses honteuses. Aie pitié parce que je souffre beaucoup et que je suis méprisée par tous à cause de cela. Comme si ma fille était responsable de ce qu'elle fait... Aie pitié, Seigneur, toi qui peux tout. Elève ta voix et ta main, et ordonne à l'esprit impur de sortir de Palma. Je n'ai que cette enfant et je suis veuve... Oh ! Ne t'en va pas ! Pitié !... »

En effet, Jésus, qui a fini de bénir chaque membre de la famille et qui a réprimandé les adultes d'avoir parlé de sa venue – et eux s'en excusent en disant : “ Nous n'avons pas parlé, Seigneur, tu peux en être sûr ! ” – s'éloigne. Il fait preuve d'une dureté inexplicable envers la pauvre femme qui se traîne sur les genoux, les bras tendus en une supplication fébrile, en disant :

« C'est moi, moi qui t'ai vu hier passer le torrent, et j'ai entendu qu'on t'appelait “ Maître ”. Je vous ai suivis parmi les buissons et j'ai entendu vos conversations. J'ai compris qui tu es... Et ce matin, je suis venue alors qu'il faisait encore nuit, pour rester ici sur le seuil comme un petit chien jusqu'au moment où Sarah s'est levée et m'a fait entrer. Oh ! Seigneur, pitié ! Pitié pour une mère et une fillette ! »

Mais Jésus marche rapidement, sourd à tout appel. Les habitants de la maison disent à la femme :

« Résigne-toi ! Il ne veut pas t'écouter. Il l'a dit : c'est pour les fils d'Israël qu'il est venu... »

Mais elle se lève, à la fois désespérée et pleine de foi, et elle répond :

« Non. Je vais tellement le prier qu'il m'écouterà. »

Et elle se met à suivre le Maître sans cesser de crier ses supplications qui attirent sur le seuil des maisons du village tous ceux qui sont éveillés et qui, comme ceux de la maison de Jonas, se mettent à la suivre pour voir comment tout cela va se terminer.

331.5 Pendant ce temps, les apôtres, étonnés, se regardent les uns les autres et murmurent :

« Pourquoi agit-il ainsi ? Il ne l'a jamais fait ! »

Jean dit :

« A Alexandroscène, il a pourtant guéri ces deux malheureux.

– C'étaient cependant des prosélytes, répond Jude.

– Et celle qu'il va guérir maintenant ?

– Elle est prosélyte, elle aussi, dit le berger Hanne.

– Ah ! Mais que de fois il a guéri même des païens ! Et la petite Romaine, alors ?
» dit André d'un ton désolé.

Il ne sait pas rester paisible devant la dureté de Jésus envers la femme cananéenne.

« Je vais vous dire ce qu'il y a » s'exclame Jacques, fils de Zébédée. « C'est que le Maître est indigné. Sa patience est à bout devant tant d'assauts de la méchanceté humaine. Ne voyez-vous pas comme il est changé ? Il a raison ! Désormais, il ne va se donner qu'à ceux qu'il connaît. Et il fait bien !

– Oui. Mais en attendant, cette femme nous poursuit de ses cris, avec une foule de gens à sa suite. S'il veut passer inaperçu, il a trouvé moyen d'attirer l'attention même des arbres, bougonne Matthieu.

– Allons lui dire de la renvoyer... Regardez le beau cortège qui nous suit ! Si nous arrivons ainsi sur la route consulaire, nous allons être frais ! Et elle, s'il ne la chasse pas, elle ne va pas nous lâcher... » dit Jude, fâché, qui, de plus, se retourne et intime à la femme :

« Tais-toi et va-t'en ! »

Jacques, fils d'Alphée, solidaire de son frère, en fait autant. Mais, sans se laisser impressionner par ces menaces et ces injonctions, la femme supplie de plus belle.

« Allons le dire au Maître, pour qu'il la chasse lui-même, puisqu'il ne veut pas l'exaucer. Cela ne peut pas durer ainsi ! dit Matthieu, alors qu'André murmure :

– La pauvre ! »

Et Jean ne cesse de répéter :

« Moi, je ne comprends pas... Je ne comprends pas... »

Jean est bouleversé par la façon d'agir de Jésus. Mais à présent, en accélérant leur marche, ils ont rejoint le Maître qui marche rapidement comme si on le poursuivait.

« Maître ! Renvoie donc cette femme ! C'est un scandale ! Elle crie derrière nous ! Elle nous fait remarquer par tout le monde ! La route se remplit de toujours plus de gens... et beaucoup la suivent. Dis-lui de partir.

– Dites-le-lui vous-mêmes. Moi, je lui ai déjà répondu.

– Elle ne nous écoute pas. Allons ! Dis-le-lui, toi. Et avec sévérité. »

331.6 Jésus s'arrête et se retourne. La femme prend cela pour un signe de grâce, elle hâte le pas et hausse le ton déjà aigu de sa voix ; son visage pâlit car son espoir grandit.

« Tais-toi, femme, et retourne chez toi ! Je l'ai déjà dit: " C'est pour les brebis d'Israël que je suis venu. " Pour guérir les malades et rechercher celles qui sont perdues. Toi, tu n'es pas d'Israël. »

Mais la femme est déjà à ses pieds et les baise en l'adorant et serrant ses chevilles, comme si elle était une naufragée qui a trouvé un rocher où se réfugier. Elle gémit :

« Seigneur, viens à mon secours ! Tu le peux, Seigneur. Commande au démon, toi qui es saint... Seigneur, Seigneur, tu es le Maître de tout, de la grâce comme du monde. Tout t'est soumis, Seigneur. Je le sais. Je le crois. Prends donc ce qui est en ton pouvoir et sers-t'en pour ma fille.

– Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants de la maison et de le jeter aux chiens de la rue.

– Moi, je crois en toi. En croyant, de chien de la rue je suis devenue chien de la maison. Je te l'ai dit : je suis venue avant l'aube me coucher sur le seuil de la maison où tu étais, et si tu étais sorti de ce côté là, tu aurais buté contre moi. Mais tu es sorti de l'autre côté et tu ne m'as pas vue. Tu n'as pas vu ce pauvre chien tourmenté, affamé de ta grâce, qui attendait pour entrer en rampant là où tu étais, pour te baiser ainsi les pieds, en te demandant de ne pas le chasser...

– Il n'est pas bien de jeter le pain des enfants aux chiens, répète Jésus.

– Pourtant, les chiens entrent dans la pièce où le maître prend son repas avec ses enfants, et ils mangent ce qui tombe de la table, ou les restes que leur donnent les gens de maison, ce qui ne sert plus. Je ne te demande pas de me traiter comme une fille et de me faire asseoir à ta table. Mais donne-moi, au moins, les miettes... »

331.7 Jésus sourit. Oh ! Comme son visage se transfigure dans ce sourire de joie... ! Les gens, les apôtres, la femme, le regardent avec admiration... sentant que quelque chose va arriver.

Et Jésus dit :

« Femme ! Ta foi est grande. Et par elle, tu consoles mon âme. Va donc, et qu'il te soit fait comme tu le désires. Dès ce moment, le démon est sorti de ta petite. Va en paix. Et comme, de chien perdu, tu as su vouloir être chien domestique, sache à l'avenir être fille, assise à la table du Père. Adieu.

– Oh ! Seigneur ! Seigneur ! Seigneur !... Je voudrais courir pour voir ma Palma chérie... Je voudrais rester avec toi, te suivre ! Tu es béni ! Tu es saint !

– Va, va, femme. Va en paix. »

Jésus reprend alors sa route tandis que la Cananéenne, plus leste qu'une enfant, rebrousse chemin en courant, suivie de la foule curieuse de voir le miracle...

« Mais pourquoi, Maître, l'as-tu tant fait te prier pour ensuite l'écouter ? demande Jacques, fils de Zébédée.

– A cause de toi et de vous tous. Cela n'est pas une défaite, Jacques. Ici, je n'ai pas été chassé, ridiculisé, maudit... Que cela relève votre esprit abattu. J'ai déjà eu aujourd'hui ma nourriture très douce. Et j'en bénis Dieu. 331.8 Et maintenant allons trouver cette autre femme qui sait croire et attendre avec une foi assurée.

– Et mes brebis, Seigneur ? Bientôt je devrai prendre une autre route que la tienne pour aller à ma pâture... » redemande le berger Hanne.

Jésus sourit sans répondre.

Il est beau de cheminer, maintenant que le soleil réchauffe l'air et fait resplendir comme des émeraudes les feuilles nouvelles des bois et les herbes des prairies, changeant en chaton tout calice de fleur sous les gouttes de rosée qui brillent dans les pétales multicolores des petites fleurs des champs. Jésus marche en souriant. Et les apôtres, qui ont subitement repris courage, le suivent en souriant aussi...

Ils arrivent au carrefour. Le berger Hanne, navré, dit :

« C'est ici que je devrais te quitter... Tu ne viens donc pas guérir mes brebis ? Moi aussi, j'ai foi, et je suis prosélyte... Tu me promets, au moins, de venir après le sabbat ?

– Oh, Hanne ! Tu n'as donc toujours pas compris que tes brebis sont guéries depuis le moment où j'ai levé la main vers Lesemdan ? Va donc, toi aussi, pour voir le miracle et bénir le Seigneur. »

Je crois que, lorsque la femme de Loth a été changée en sel, elle n'a pas été différente du berger qui est resté comme il était, un peu incliné, mais la tête relevée vers Jésus pour le regarder, un bras à demi tendu en l'air... On dirait une statue. Et

on pourrait lui mettre l'inscription : "Le suppliant." Mais ensuite il se redresse et se prosterne, en disant :

« Béni sois-tu ! Tu es bon ! Tu es saint ! Mais je t'ai promis beaucoup d'argent, et je n'ai ici que quelques drachmes... Viens, viens chez moi après le sabbat...

– Je viendrai, non pour l'argent, mais pour te bénir encore pour ta simple foi. Adieu, Hanne. Que la paix soit avec toi. »

Et ils se séparent...

« Et cela aussi n'est pas une défaite, mes amis ! Et ici aussi, je n'ai pas été ridiculisé, chassé et maudit !... 331.9 Allons, du nerf ! Il y a une mère qui nous attend depuis plusieurs jours... »

Et la marche continue, avec un petit arrêt pour manger du pain et du fromage, et boire à une source...

Le soleil est au midi quand ils voient apparaître le carrefour.

« Voici le commencement de l'escalier de Tyr, là au fond » dit Matthieu.

Et il se réjouit à la pensée que la plus grande partie du parcours est faite.

Justement, adossée à une borne romaine, se tient une femme. A ses pieds, sur un strapontin, une fillette de sept à huit ans. La femme regarde dans toutes les directions, vers l'escalier taillé dans les rochers, vers la route de Ptolémaïs, vers celle que parcourt Jésus, et de temps à autre elle se penche pour faire une caresse à sa fille, lui protéger la tête du soleil par une toile, recouvrir d'un châle ses pieds et ses mains...

« Voilà la femme ! Mais où aura-t-elle dormi pendant ces jours ? demande André.

– Peut-être dans cette maison, tout près du carrefour. Il n'y en a pas d'autres dans le voisinage, répond Matthieu.

– Ou à la belle étoile, dit Jacques, fils d'Alphée.

– Non. A cause de la fillette, non, répond son frère.

– Oh ! Pour obtenir la grâce... » dit Jean.

331.10 Jésus garde le silence, mais il sourit. Tous en rang, trois d'un côté, trois de l'autre, et lui au milieu, ils prennent toute la route à cette heure de pause des voyageurs, occupés à déjeuner là où les a pris le milieu du jour.

Jésus sourit, grand, beau, au milieu d'eux. On dirait que toute la lumière du soleil s'est concentrée sur son visage, tant il est radieux. Il semble diffuser des rayons.

La femme lève les yeux... Ils sont désormais à une cinquantaine de mètres de distance. Peut-être Jésus a-t-il attiré son attention, distraite par une plainte de la fille, par son regard fixé sur elle. Elle regarde... Elle porte les mains à son cœur en un mouvement involontaire provoqué par l'angoisse et sursaute.

Le sourire de Jésus s'épanouit. Et ce sourire resplendissant, inexprimable, doit être très parlant pour la femme qui, non plus anxieuse mais souriante comme si déjà elle éprouvait son futur bonheur, se penche pour prendre sa petite fille ; elle la soulève de son siège, la porte, les bras tendus comme si elle l'offrait à Dieu, s'avance et, quand elle arrive aux pieds de Jésus, elle s'agenouille en levant le plus qu'elle le peut la fillette allongée qui regarde, extasiée, le très beau visage de Jésus.

La femme ne dit pas un mot. D'ailleurs, que dire de plus profond que ce qu'elle exprime par toute son attitude ?

Et Jésus ne dit qu'un seul mot, petit, mais puissant, béatifiant comme le " Fiat " de Dieu à la création du monde :

« Oui. »

Et il pose sa main sur la petite poitrine de l'enfant étendue.

Alors l'enfant, avec un cri d'alouette libérée de la cage, s'écrie « Maman ! » et elle s'assied tout d'un coup, glisse à ses pieds, et embrasse sa mère qui, épuisée, vacille et va tomber à la renverse, s'évanouissant par suite de la fatigue, de l'angoisse subitement apaisée, de la joie qui dépasse les forces de son cœur déjà affaibli par tant de souffrances passées.

Jésus la soutient promptement. Son intervention est plus efficace que celle de la fillette qui, alourdissant de son poids les bras maternels, ne l'aide pas précisément à la soutenir. Jésus la fait asseoir et lui transmet sa force... Et il la regarde pendant que des larmes muettes coulent sur le visage à la fois las et bienheureux de la mère.

331.11 Puis viennent les mots :

« Merci, mon Seigneur ! Merci et bénédictions ! Mon espérance a été comblée... Je t'ai tant attendu... Mais maintenant je suis heureuse... »

La femme, une fois son malaise dissipé, se remet à genoux et adore, tenant devant elle la fillette que Jésus caresse. Elle explique :

« Il y a deux ans, un os s'est détérioré dans sa colonne vertébrale, ce qui l'a paralysée et l'amenait à la mort lentement en la faisant beaucoup souffrir. Nous l'avions montrée à des médecins d'Antioche, de Tyr, de Sidon et même de Césarée et de

Pa-néade, faisant tant de dépenses en médecins et en remèdes que nous avons dû vendre la maison que nous possédions en ville et nous retirer dans celle de campagne, congédier les serviteurs de la maison pour ne garder que ceux de la campagne, vendre nos productions, qu'auparavant nous consommions... Et cela n'a servi à rien ! Je t'ai vu. Je savais ce que tu avais fait ailleurs. J'ai espéré obtenir ta grâce pour moi aussi... Et je l'ai eue ! Maintenant, je retourne à la maison, légère, joyeuse... et je vais faire cette joie à mon époux... A mon Jacques, lui qui m'a mis au cœur l'espérance, en me racontant ce qui était arrivé par ta puissance en Galilée et en Judée. Ah ! Si nous n'avions pas craint de ne pas te trouver, nous serions venus avec la fillette. Mais tu es toujours en route.

– C'est en faisant route que je suis venu vers toi... Mais où as-tu séjourné pendant ce temps ?

– Dans cette maison... Mais la nuit, ma fillette seule y restait. Il y a là une brave femme : elle en prenait soin à ma place. Moi, je suis restée tout le temps ici, par crainte de te manquer si tu passais de nuit. »

Jésus pose sa main sur sa tête :

« Tu es une bonne mère. Dieu t'aime pour cela. Tu vois qu'il t'a aidée en tout.

– Oh, oui ! Je l'ai bien senti pendant que je venais. J'étais venue de la maison à la ville, croyant t'y trouver, par conséquent avec peu d'argent et seule. Puis, suivant le conseil de l'homme, j'ai poursuivi ma route vers cet endroit. J'ai envoyé prévenir à la maison et je suis venue... et il ne m'a rien manqué. Ni pain, ni abri, ni force.

– Toujours avec ce fardeau dans les bras ? Ne pouvais-tu pas louer un char ? demande Jacques, fils d'Alphée, apitoyé.

– Non. Elle aurait trop souffert, à en mourir. C'est dans les bras de sa mère que ma Jeanne est venue à la grâce. »

Jésus leur caresse les cheveux à toutes les deux :

« Maintenant partez et soyez toujours fidèles au Seigneur. Que le Seigneur soit avec vous ainsi que ma paix. »

Jésus reprend sa marche sur la route qui mène à Ptolémaïs.

« Et cela non plus n'est pas une défaite, mes amis. Là aussi, je n'ai été ni chassé, ni ridiculisé, ni maudit. »

331.12 En suivant la route directe, ils ont vite fait de rejoindre la maréchalerie, près du pont. Le maréchal-ferrant romain se repose au soleil, assis contre le mur de la maison. Il reconnaît Jésus et le salue. Jésus lui rend son salut et il ajoute :

« Me permets-tu de rester ici pour me reposer un peu et manger un peu de pain ?

– Oui, Rabbi. Ma femme voulait te voir... car je lui ai raconté ce que j'avais entendu de ton discours de l'autre fois. Esther est juive. Mais je n'osais te le dire, moi qui suis romain. Je te l'aurais envoyée...

– Appelle-la donc. »

Et Jésus s'assied sur le banc, adossé au mur, pendant que Jacques, fils de Zébédée, distribue pain et fromage...

Une femme d'environ quarante ans sort, confuse, rouge de honte.

« Paix à toi, Esther. Il t'est venu le désir de me connaître ? Pourquoi ?

– A cause de ce que tu as dit... Les rabbins nous méprisent, nous qui avons épousé un Romain... Mais j'ai porté tous mes enfants au Temple et les garçons sont tous circoncis. Je l'avais dit d'avance à Titus, quand il a voulu m'épouser... Et il est bon... Il me laisse toujours faire avec les enfants. Coutumes, rites, tout est juif ici !... Mais les rabbins comme les chefs de synagogues nous maudissent. Pas toi... Tu as des paroles de pitié pour nous... Ah ! Sais-tu ce que cela signifie pour nous ? C'est comme sentir autour de soi les bras du père et de la mère qui nous ont répudiées et maudites, ou qui sont sévères avec nous... C'est comme remettre les pieds dans la maison que l'on a quittée et ne plus s'y sentir étrangère... Titus est bon. Pendant nos fêtes, il ferme la maréchalerie, quitte à perdre beaucoup d'argent, et il m'accompagne avec les enfants au Temple, car il assure que l'on ne peut rester sans religion. Lui dit que la sienne est celle de la famille et du travail, comme auparavant c'était celle du devoir de soldat... Mais moi... Seigneur... j'ai voulu te demander quelque chose... Tu as dit que ceux qui suivent le vrai Dieu doivent prélever un peu de leur levain saint et le mettre dans la bonne farine pour la faire fermenter saintement. C'est ce que j'ai fait avec mon mari. Depuis vingt ans que nous sommes ensemble, j'ai cherché à travailler son âme qui est bonne avec le levain d'Israël. Mais il ne se décide jamais... et il est âgé... Je voudrais qu'il soit avec moi dans l'autre vie... Unis par la foi, comme nous le sommes par l'amour... Je ne te demande pas la richesse, le bien-être, la santé. Ce que nous avons nous suffit, Dieu soit loué ! Mais cela, je le désire... Prie pour mon mari ! Qu'il appartienne au vrai Dieu...

– Oui, il aura cette grâce. Sois-en sûre. Ce que tu demandes est saint, et tu l'obtiendras. Tu as compris les devoirs de la femme envers Dieu et envers son époux. Si c'était le cas de toutes les épouses ! En vérité, je te dis que beaucoup devraient t'imiter. Reste telle que tu es et tu auras la joie d'avoir ton Titus à tes côtés, dans la prière et au Ciel. 331.13 Montre-moi tes enfants. »

La femme appelle ses nombreux enfants :

« Jacob, Judas, Lévi, Marie, Jean, Anne, Elise, Marc ! »

Puis elle entre dans la maison et en ressort avec un enfant qui marche à peine et un bébé de trois mois tout au plus :

« Lui, c'est Isaac, et la toute petite, c'est Judith, dit-elle pour terminer la présentation.

– Quelle abondance ! » s'exclame en riant Jacques, fils de Zébédée.

Et Jude s'écrie :

« Six garçons ! Et tous circoncis ! Et avec des noms purs ! Bravo ! »

La femme est heureuse et elle fait l'éloge de Jacob, Judas et Lévi qui aident leur père " tous les jours sauf le sabbat, jour où Titus travaille seul pour mettre les fers préparés d'avance ", dit-elle. Et elle loue Marie et Anne " qui aident leur mère ". Mais elle ne se fait pas faute de mettre en valeur les quatre plus petits, qui sont " bons et ne font pas de caprices. "

« Titus m'aide à les éduquer, lui qui a été un soldat discipliné » dit-elle en regardant affectueusement l'homme qui, adossé à l'huissierie, une main sur la hanche, a écouté tout ce qu'a dit sa femme avec un franc sourire sur son visage ouvert, et qui maintenant se rengorge en entendant rappeler ses mérites de soldat.

« Très bien. Dieu ne réproche pas la discipline des armes quand le devoir du soldat est accompli avec humanité. L'important, c'est d'être toujours moralement honnête, dans tout travail, pour être toujours vertueux. Cette discipline d'autrefois que tu transmets à tes enfants doit te préparer à un service plus élevé : celui de Dieu. Maintenant, nous te quittons. J'aurai juste le temps d'arriver à Aczib avant la fin du crépuscule. Paix à toi, Esther, et à toute ta maison. Appartenez, bientôt, tous au Seigneur. »

La mère et les enfants s'agenouillent pendant que Jésus lève la main pour les bénir. L'homme, comme s'il était de nouveau le soldat de Rome devant son empereur, se met au garde-à-vous, en saluant à la romaine.

331.14 Et ils s'en vont... Après quelques mètres, Jésus pose la main sur l'épaule de Jacques :

« Et encore une fois, la quatrième de la journée, je te fais remarquer que ce n'est pas une défaite, ce n'est pas être chassé, ridiculisé, maudit... Et maintenant, qu'en dis-tu ?

– Que je suis un benêt, Seigneur, répond vivement Jacques, fils de Zébédée.

– Non. Toi comme vous tous, vous êtes encore et toujours trop humains, et vous éprouvez toutes les sautes d'humeur de celui qui est plus dominé par l'humanité que

par l'esprit. Quand l'esprit est souverain, il ne change pas à tout souffle de vent, qui ne peut pas être toujours une brise parfumée... Il pourra souffrir, mais sans s'altérer. Je ne cesse de prier pour que vous parveniez à cette domination de l'esprit. Mais vous devez m'aider par votre effort... Eh bien ! Notre voyage est terminé. Pendant ce temps, j'ai semé ce qu'il faut pour préparer le travail pour le temps où vous serez vous-mêmes les évangélisateurs. Nous pouvons maintenant aller prendre le repos du sabbat avec la conscience d'avoir fait notre devoir. Et nous attendrons les autres... puis nous partirons... encore... toujours... jusqu'à ce que tout soit accompli...

EMV 444 – Marziam, un jeune de douze ans, vient de perdre son grand-père et surprend les apôtres par sa grande maturité. Jésus leur parle alors de l'amour du prochain et du salut de toutes les âmes qui auront vécu de manière la plus juste possible

444.1 « Où as-tu laissé les barques, Simon, à ton arrivée à Nazareth ? » demande Jésus.

Ils se dirigent vers le nord-est, en direction du mont Thabor, tournant le dos à la plaine d'Esdreton.

« Je les ai renvoyées pour la pêche, Maître. Mais j'ai demandé qu'elles se trouvent à Tarichée tous les trois jours... Je ne savais pas combien de temps j'allais rester avec toi.

– Très bien. Qui d'entre vous veut aller avertir ma Mère et Marie, femme d'Alphée, de nous rejoindre à Tibériade ? Le rendez-vous est à la maison de Joseph.

– Maître... nous le souhaiterions tous : il vaut mieux que tu désignes toi-même celui qui s'y rendra.

– Alors Matthieu, Philippe, André et Jacques, fils de Zébédée. Que les autres viennent avec moi à Tarichée. Vous expliquerez aux femmes le motif du retard, et vous leur demanderez de fermer la maison et de venir. Nous resterons ensemble pendant toute une lune. Allez. Voici la bifurcation, et que la paix soit avec vous. »

Il embrasse les quatre hommes qui se séparent et reprend la route avec les autres.

Mais après quelques pas, il s'arrête et remarque que Marziam, la tête penchée, marche un peu en arrière. Quand le jeune homme le rejoint, il lui met la main sous le menton pour le forcer à lever la tête. Deux traces de larmes se voient sur son visage un peu brun.

« Toi aussi, tu aimerais aller à Nazareth ?

– Oui, Maître... Mais fais ce que tu veux.

– Je veux que tu trouves quelque réconfort, mon fils... Va, cours les rattraper. Ma Mère te consolera. »

Il l'embrasse et le laisse partir. Marziam se met à courir pour rejoindre rapidement les quatre autres.

444.2 « C'est encore un enfant, observe Pierre.

– Et il souffre beaucoup... Il me disait hier soir, quand je l'ai trouvé en larmes dans un coin de la maison : “ C'est comme si mon père et ma mère étaient morts hier... La mort de mon vieux grand-père m'a rouvert le cœur ”, confie Jean.

– Pauvre enfant !... Mais cela a été une bonne chose qu'il soit présent à cette mort... remarque Simon le Zélote.

– Il s'était tellement bercé de l'idée de pouvoir aider le vieux Jonas [son grand-père] !... » dit Pierre. « Porphyrée m'a raconté qu'il faisait des sacrifices de toutes sortes pour mettre de l'argent de côté. Il a travaillé dans les champs, il a fait des fagots pour les fours, il a pêché, il s'est privé de fromage et de miel pour en vendre... Il avait ce clou dans le cœur et il voulait avoir son grand-père avec lui... Hélas !

– C'est un homme qui tient ses résolutions. Il ne recule pas devant le sacrifice et le travail. Ce sont de bonnes qualités, dit Barthélemy.

– Oui, c'est un bon fils et ce sera l'un des meilleurs disciples. Voyez avec quelle maîtrise il se gouverne, même dans les moments les plus troublés... Son cœur affligé désirait Marie, mais il n'a pas demandé à y aller. Il a si bien compris ce qu'est la force dans la prière, qu'il surpasse beaucoup d'adultes, dit Jésus.

– Crois-tu qu'il fasse des sacrifices dans un but fixé d'avance ? demande Thomas.

– J'en suis certain.

– C'est vrai » assure Jacques, fils d'Alphée. « Hier, il a donné ses fruits à un vieil homme en lui disant : “ Prie pour le père de mon père que j'ai perdu depuis peu. ” Je lui ai fait cette observation : “ Il est en paix, Marziam. Ne crois-tu pas valide l'absolution de Jésus ? ” Il m'a répondu : “ Je la crois valide, mais, quand j'offre des suffrages, je pense aux âmes pour lesquelles personne ne prie et je dis : s'il n'en est plus besoin pour mon père, que ces sacrifices aillent à ceux à qui personne ne pense. ” J'en ai été édifié !

– Oui » affirme Pierre. « Hier il est venu à moi et m'a jeté les bras autour du cou — car c'est encore un enfant — et il m'a dit : “ Désormais, tu es vraiment pour moi un père... [car Marziam est son fils adoptif] et je te rends ce que ta bonté m'avait fait économiser. Cet argent ne servira plus à mon vieux grand-père... tandis que Porphyrée et toi, vous faites tant pour moi... ” J'avais du mal à ne pas pleurer ! Je lui

ai répondu : “ Non, mon fils. Nous ferons avec cet argent des aumônes pour des gens âgés dans la misère ou pour des orphelins pauvres, et Dieu les emploiera pour accroître la paix du pauvre vieillard. ” Marziam m’a alors fait deux baisers si forts que... voilà... je n’ai pu retenir mes larmes. Et comme il t’est reconnaissant, Barthélemy, d’avoir réglé les dépenses ! Il me confiait : “ Pour moi, l’honneur rendu à mon grand-père n’a pas de prix. Je vais demander à Barthélemy de me prendre pour serviteur. ”

– Ah ! pauvre enfant ! Pas même pour une heure ! Il sert le Seigneur et il nous édifie tous. J’ai honoré un juste. Cela m’a été possible, car mon nom est connu, et il m’était facile de trouver quelqu’un qui me fasse une avance d’argent. De Bethsaïde, je m’occuperai du remboursement de cette petite dette, insignifiante au fond, répond Barthélemy.

– Oui, c’est peu d’argent, puisque les habitants de Jezréel se sont montrés généreux ; mais ton amour pour un condisciple n’a rien d’insignifiant, car tout acte d’amour a une grande valeur », dit Jésus avant de poursuivre : 444.3 « Vous êtes en train de vous former à cet amour du prochain, qui est la seconde partie du précepte fondamental de la Loi de Dieu, mais qui, en vérité, était bien tombé en désuétude en Israël. Les nombreuses règles, les minuties qui ont succédé à la Loi du Sinaï, droite et complète dans sa brièveté, ont défiguré la première partie du précepte clé en le réduisant à une foule de rites extérieurs auxquels il manque ce qui leur donne valeur, nerf et vérité : c’est-à-dire qu’il manque aux formes du culte extérieur l’adhésion active de l’intérieur, avec les œuvres qu’elle accomplit, avec les tentations qu’elle repousse.

Quelle valeur peut avoir aux yeux de Dieu l’exhibition d’un culte quand, à l’intérieur, le cœur n’aime pas Dieu, ne s’anéantit pas dans un respectueux amour pour Dieu, quand il ne le loue pas, et ne l’admire pas en aimant les beautés qu’il a faites, et pour commencer l’homme qui est le chef-d’œuvre de la Création terrestre ?

Vous voyez où en est arrivée l’erreur en Israël ? D’avoir en un premier temps fait d’un précepte unique deux préceptes et, par la suite, avec la décadence des esprits, d’avoir dissocié nettement le second du premier comme si c’était une branche inutile.

Or c’était loin d’être une branche inutile, il n’y en avait même pas deux. C’était un tronc unique qui, dès la base, s’était orné des vertus particulières des deux amours. Regardez ce gros figuier qui a poussé au sommet du coteau. Il est né spontanément, et presque dès la racine, c’est-à-dire au sortir du sol, il s’est divisé en deux arbres tellement unis que leurs deux écorces se sont soudées. Mais chaque arbre a produit sa propre frondaison des deux côtés, d’une manière tellement bizarre que l’on a donné le nom de “ Maison du figuier jumeau ” à ce petit village situé sur la colline. Eh bien, si maintenant on voulait séparer les deux troncs — qui en fait n’en sont qu’un —, il faudrait employer la hache ou la scie. Mais que ferait-on ? On ferait mourir l’arbre, ou si l’on était assez adroit pour faire passer la hache ou la scie de façon à ne blesser qu’un seul des deux troncs, on en sauverait un, mais l’autre serait inexorablement condamné à mourir et celui qui resterait, bien qu’encore en vie, serait chétif et probablement s’étiolerait sans plus donner de fruit, ou bien peu.

La même chose est arrivée en Israël. Ils ont voulu diviser, séparer les deux parties soudées au point de ne faire qu'un. Ils ont voulu retoucher ce qui était parfait — car toute œuvre, toute pensée, toute parole de Dieu est parfaite. En effet, si Dieu sur le Sinaï a donné pour commandement d'aimer le Dieu très saint et son prochain en un unique précepte, il est clair qu'il n'y a pas deux préceptes que l'on puisse pratiquer indépendamment l'un de l'autre, mais qu'ils ne font qu'un.

Comme je ne me lasse jamais de vous former à cette sublime vertu, la plus grande de toutes, celle qui s'élève avec l'âme au Ciel — car elle est la seule qui y subsiste —, j'insiste sur cette vertu ; c'est l'âme de toute la vie spirituelle, qui perd la vie si elle perd la charité, car alors c'est Dieu qu'elle perd.

444.4 Comprenez-moi bien. Supposez que deux riches époux viennent un jour frapper à votre porte et demander l'hospitalité pour toute leur vie. Pourriez-vous dire : " Nous acceptons l'époux, mais nous ne voulons pas de l'épouse " sans vous entendre répondre par l'époux : " C'est impossible, car je ne puis me séparer de la chair de ma chair. Si vous ne voulez pas l'accueillir, moi non plus, je ne peux pas m'arrêter chez vous, et je m'en vais avec tous les trésors auxquels je vous aurais fait participer " ?

Dieu ne fait qu'un avec l'Amour, qui est vraiment l'esprit de son Esprit, et même plus intimement encore que deux époux qui s'aiment intensément. L'Amour, c'est Dieu lui-même. Ce n'est que l'aspect le plus manifeste de Dieu, celui qui le met davantage en lumière. Entre tous ses attributs, il est l'attribut roi et l'attribut premier, car tous les autres en découlent. Qu'est la Puissance, sinon l'amour en œuvre ? Qu'est la Sagesse, sinon l'amour qui enseigne ? Qu'est la Miséricorde, sinon l'amour qui pardonne ? Qu'est la Justice, sinon l'amour qui gouverne ? Et je pourrais continuer ainsi pour tous les innombrables attributs de Dieu.

Maintenant, d'après ce que je dis, pouvez-vous penser que celui qui ne possède pas l'amour possède Dieu ? Non. Pouvez-vous penser qu'il puisse accueillir Dieu et pas l'amour ? L'amour est unique, il embrasse le Créateur et les créatures : on ne peut avoir une seule moitié — celle que l'on donne au Créateur —, sans avoir l'autre moitié : celle que l'on donne à son prochain.

Dieu est dans les créatures. Il y est avec son signe ineffaçable, avec ses droits de Père, d'Époux, de Roi. L'âme est son trône, le corps est son temple. Par conséquent, celui qui n'aime pas son frère et le méprise, méprise, afflige, méconnaît le Maître de maison de son frère, le Roi, le Père, l'Époux de son frère. En outre, il est naturel que ce grand Être qui est Tout et qui est présent dans un frère, dans tous les frères, s'approprie l'offense faite à l'être plus petit, à la partie du Tout, autrement dit à chaque homme en particulier. C'est pour cela que je vous ai enseigné les œuvres corporelles et spirituelles de miséricorde, c'est pour cela que je vous ai appris à ne pas scandaliser vos frères, à ne pas juger, à ne pas mépriser, à ne pas repousser vos frères, qu'ils soient bons ou non, croyants ou païens, amis ou ennemis, riches ou pauvres.

444.5 Quand sur une couche s'accomplit une conception, c'est toujours par le même acte, qu'il s'agisse d'un lit d'or ou de la litière d'une étable. Et la créature qui

grandit dans un sein royal n'est pas différente de celle qui se développe dans le sein d'une mendicante. La conception, la formation d'un nouvel être est la même partout sur la terre, quelle que soit la religion des habitants. Toutes les créatures naissent comme Abel et Caïn sont nés du sein d'Eve.

Et à cette égalité de conception, formation et manière de naître des enfants d'un homme et d'une femme sur la terre, correspond une autre égalité dans le Ciel : la création d'une âme à infuser dans l'embryon pour qu'il soit celui d'un homme et non d'un animal. L'âme l'accompagnera de sa création à sa mort, et survivra en attendant la résurrection générale pour s'unir alors de nouveau au corps ressuscité et obtenir avec lui sa récompense ou son châtement, selon les actions accomplies pendant la vie terrestre.

Car ne vous imaginez pas que l'Amour puisse être injuste. Ne pensez pas que doivent rester éternellement sans récompense tous ceux qui n'auront pas appartenu à Israël ou au Christ, même en pratiquant la vertu dans la religion qu'ils suivent, avec la conviction que c'est la vraie. Après la fin du monde, il ne survivra pas d'autre vertu que l'amour, c'est-à-dire l'union avec le Créateur de toutes les personnes qui auront vécu avec justice. Il n'y aura pas plusieurs cieus : un pour Israël, un pour les chrétiens, un pour les catholiques, un pour les païens. Il n'y aura qu'un seul Ciel, et de même une seule récompense : Dieu, le Créateur qui se réunit à ses créatures qui auront vécu dans la justice ; en raison de la beauté des âmes et des corps des saints, il s'admira lui-même en eux, avec sa joie de Père et de Dieu. Il y aura un seul Seigneur, pas un Seigneur pour Israël, un pour le catholicisme, un pour chacune des autres religions.

444.6 Je vous révèle là une grande vérité. Souvenez-vous-en. Transmettez-la à vos successeurs. N'attendez pas toujours que l'Esprit Saint éclaire à nouveau les vérités, après des années ou des siècles d'obscurité. Ecoutez.

Vous direz peut-être : " Mais alors quelle justice y a-t-il à appartenir à la religion sainte si, à la fin du monde, nous sommes traités de la même manière que les païens ? " Je vous répons : la même justice qu'il y a — et c'est la vraie justice —, pour ceux qui, bien qu'appartenant à la religion sainte, ne seront pas bienheureux parce qu'ils n'auront pas vécu en saints. Un païen vertueux, pour la seule raison qu'il aura pratiqué une vertu authentique, convaincu que sa religion était bonne, obtiendra le Ciel à la fin. Mais quand ? A la fin du monde, quand il ne subsistera que deux des quatre séjours des morts : le Paradis et l'enfer. Car la Justice, à ce moment-là, ne pourra que conserver et donner les deux royaumes éternels à ceux qui auront choisi les bons fruits de l'arbre du libre arbitre, ou voulu les fruits mauvais.

Mais quelle attente avant qu'un païen vertueux arrive à cette récompense ! Vous n'y pensez pas ? Et cette attente — spécialement à partir du moment où la Rédemption se sera produite avec tous les prodiges consécutifs et où l'Évangile sera annoncé au monde — sera la purification des âmes qui auront vécu en justes dans d'autres religions, mais n'auront pas pu entrer dans la vraie foi bien qu'ils aient connu son existence et aient eu la preuve de sa réalité. Ils resteront dans les limbes pendant des siècles et des siècles, jusqu'à la fin du monde. Pour ceux qui auront cru au vrai Dieu

et n'auront pas su être héroïquement saints, ce sera le long purgatoire ; et pour certains, il pourra se terminer à la fin du monde.

Mais après l'expiation et l'attente, les bons, quelle que soit leur provenance, seront tous à la droite de Dieu ; les mauvais, quelle que soit leur provenance, à la gauche, puis dans l'enfer horrible, alors que le Sauveur entrera avec les bons dans le Royaume éternel.

444.7 – Seigneur, pardonne-moi si je ne te comprends pas. Ce que tu dis est très obscur... au moins pour moi... Tu dis toujours que tu es le Sauveur et que tu rachèteras ceux qui croient en toi. Alors comment peuvent être sauvés ceux qui ne croient pas, soit parce que, ayant vécu avant toi, ils ne t'ont pas connu, soit parce qu'ils n'ont pas entendu parler de toi — le monde est si grand... — ? demande Barthélemy.

– Je te l'ai dit : grâce à leur vie de justes, à leurs œuvres bonnes, à leur foi qu'ils croient vraie.

– Pourtant, ils n'ont pas eu recours au Sauveur...

– Mais le Sauveur souffrira pour eux aussi. Tu n'imagines pas, Barthélemy, quelle étendue de valeur auront mes mérites d'Homme-Dieu.

– Mon Seigneur, ils sont toujours inférieurs à ceux de Dieu, à ceux que tu as par conséquent depuis toujours.

– Ta réponse est à la fois juste et fausse. Les mérites de Dieu sont infinis, dis-tu. Tout est infini en Dieu. Mais Dieu n'a pas de mérites, en ce sens qu'il n'a pas mérité : il a des attributs, des vertus qui lui sont propres. Il est Celui qui est : la Perfection, l'Infini, le Tout-Puissant. Mais pour mériter, il faut accomplir, avec effort, quelque chose qui soit au-dessus de notre nature. Ce n'est pas un mérite de se nourrir, par exemple. Mais manger avec parcimonie peut le devenir, en faisant de vrais sacrifices pour donner aux pauvres ce que nous épargnons. Ce n'est pas un mérite de rester silencieux, mais cela le devient quand on se tait pour ne pas répliquer à une offense, et ainsi de suite.

Tu comprends maintenant que Dieu n'a pas besoin de se forcer, puisqu'il est parfait, infini. Mais l'Homme-Dieu peut se forcer lui-même en humiliant son infinie nature divine jusqu'aux limites humaines, en triomphant de la nature humaine, qui en lui n'est pas absente ou métaphorique mais réelle, avec tous ses sens et ses sentiments, avec ses possibilités de souffrance et de mort, avec sa volonté libre.

Personne n'aime la mort, surtout si elle est douloureuse, prématurée et non méritée. Personne ne l'aime, et pourtant tout homme doit mourir. Aussi devrait-on regarder la mort avec le même calme que lorsqu'on voit finir tout ce qui vit. Eh bien, je force mon humanité à aimer la mort. Mieux, j'ai choisi la vie pour pouvoir connaître la mort, pour l'humanité. Car, en qualité d'Homme-Dieu, j'acquiesces ces mérites qu'en restant Dieu je ne pouvais acquérir. Et avec eux, qui sont infinis, sous la forme où je

les acquiers, en raison de la nature divine unie à l'humaine, en raison des vertus de charité et d'obéissance par lesquelles je me suis mis en condition de les mériter, en raison de la force, de la justice, de la tempérance, de la prudence, de toutes les vertus que j'ai mises dans mon cœur pour qu'il soit bien accueilli de Dieu, mon Père, j'aurai une puissance infinie non seulement comme Dieu, mais comme Homme qui s'immole pour tous, c'est-à-dire qui atteint l'extrême limite de l'amour. C'est du sacrifice que provient le mérite. Plus grand est le sacrifice, plus grand est le mérite. A sacrifice complet, mérite complet. A sacrifice parfait, mérite parfait. Et il peut servir selon la sainte volonté de la victime, à laquelle le Père dit : " Qu'il en soit comme tu veux ! " parce qu'elle l'a aimé sans mesure et qu'elle a aimé son prochain sans mesure.

Voici, c'est moi qui vous l'affirme. Le plus pauvre des hommes peut être le plus riche et faire du bien à une quantité innombrable de frères s'il sait aimer jusqu'au sacrifice. Je vous le dis : même si vous n'avez plus une bouchée de pain, une coupe d'eau, un lambeau de vêtement, vous pouvez toujours faire du bien. Comment ? En priant et en souffrant pour vos frères. Faire du bien à qui ? A tous. De quelle façon ? De mille manières, toutes saintes, car si vous savez aimer, vous saurez comme Dieu agir, enseigner, pardonner, gouverner, et comme l'Homme-Dieu racheter.

444.8 – Seigneur, donne-nous cette charité ! soupire Jean.

– Dieu vous la donne, puisqu'il se donne à vous. Mais il vous revient de l'accueillir et de la pratiquer de plus en plus parfaitement. Aucun événement, qu'il soit matériel ou spirituel, ne doit être séparé pour vous de la charité. Que tout soit fait avec charité et pour la charité. Sanctifiez vos actes, vos journées, mettez du sel dans vos oraisons, de la lumière dans vos actes. La lumière, la saveur, la sanctification, c'est la charité. Sans elle, les rites sont sans valeur, les prières vaines et les offrandes fausses. En vérité, je vous dis que le sourire par lequel un pauvre vous salue comme frères a plus de prix qu'un sac de pièces de monnaie qu'on peut jeter à vos pieds, dans le seul but d'être remarqué. Sachez aimer, et Dieu sera toujours avec vous.

– Enseigne-nous à aimer ainsi, Seigneur.

– Cela fait deux ans que je vous l'enseigne. Imitz-moi : vous serez dans la charité et la charité sera en vous. Sur vous sera le sceau, le chrême, la couronne qui vous feront reconnaître pour des ministres du Dieu-Charité. Maintenant, reposons-nous à cet endroit ombragé : l'herbe y est haute et épaisse, et les arbres adoucissent la chaleur. Nous reprendrons notre marche dans la soirée... »

EMV 494 – La femme adultère

494.1 Je vois l'intérieur de l'enceinte du Temple, c'est-à-dire l'une des si nombreuses cours entourées de portiques. Jésus parle à la foule qui l'entoure, bien enveloppé dans le manteau qui couvre son vêtement. Celui-ci n'est pas blanc mais rouge foncé (c'est, semble-t-il, une lourde étoffe de laine).

Je pense que c'est l'hiver, car tous les gens sont emmitouflés. Il doit faire froid car, au lieu de rester immobiles, ils marchent vivement comme pour se réchauffer. Le vent remue les manteaux et soulève la poussière des cours.

Le groupe qui se presse autour de Jésus — c'est le seul à rester à sa place alors que tous les autres vont et viennent autour de tel ou tel maître — s'ouvre pour laisser passer un détachement de scribes et de pharisiens gesticulants et plus que jamais fielleux. Tout en eux lance du venin : leurs regards, leur visage, leur bouche. Quelles vipères ! Plutôt qu'ils ne la conduisent, ils traînent une femme d'environ trente ans, échevelée, les vêtements en désordre, et en larmes comme une personne que l'on a maltraitée. Ils la jettent aux pieds de Jésus comme un tas de chiffons ou une dépouille morte. Et elle reste là, recroquevillée sur elle-même, le visage appuyé sur ses deux bras, qui la cachent et lui font un coussin entre son visage et le sol.

« Maître, cette femme a été prise en flagrant délit d'adultère. Son mari l'aimait, et ne la laissait manquer de rien. C'était la reine de sa maison. Or elle l'a trahi, car c'est une pécheresse, une vicieuse, une ingrate, une profanatrice. Elle est adultère et, comme telle, doit être lapidée. C'est ce que dit Moïse. Dans sa Loi, il ordonne que de telles femmes soient lapidées comme des bêtes immondes. Et elles sont immondes, car elles trahissent la foi conjugale ainsi que l'homme qui les aime et prend soin d'elles ; elles sont comme une terre jamais rassasiée, toujours assoiffée de luxure. Elles sont pires que des courtisanes car, sans la morsure du besoin, elles se donnent pour assouvir leur impudicité. Elles sont corrompues. Elles sont contaminatrices. Elles doivent être condamnées à mort. Moïse l'a dit. Et toi, Maître, qu'en penses-tu ? »

494.2 Jésus avait interrompu son discours à l'arrivée tumultueuse des pharisiens, il avait promené un regard pénétrant sur la meute haineuse, puis avait tourné les yeux sur la femme avilie, jetée à ses pieds. Mais il ne dit mot. Il s'est penché, tout en restant assis et, d'un doigt, il écrit sur les pierres du portique que la poussière soulevée par le vent recouvre d'une couche épaisse. Eux parlent, et lui écrit.

« Maître, c'est à toi que nous parlons. Ecoute-nous. Réponds-nous. Tu n'as pas compris ? Cette femme a été prise en flagrant délit d'adultère. Dans sa maison, dans le lit de son mari. Elle l'a souillé par sa passion. »

Jésus écrit.

« Mais c'est un abruti, cet homme ! Vous ne voyez pas qu'il ne comprend rien et qu'il trace des signes sur la poussière comme un pauvre fou ?

– Maître, pour ton bon renom, parle. Que ta sagesse réponde à nos questions. Nous te le répétons : cette femme ne manquait de rien. Elle avait vêtements, nourriture, amour. Or elle a trahi. »

Jésus écrit.

« Elle a menti à l’homme qui avait confiance en elle. De sa bouche menteuse, elle l’a salué, elle l’a accompagné jusqu’à la porte en souriant, puis elle a ouvert la porte secrète et a fait entrer son amant. Et pendant que son mari était absent et travaillait pour elle, elle s’est vautrée dans sa luxure comme une bête immonde.

– Maître, plus encore que la couche nuptiale, elle a profané la Loi. C’est une rebelle, une sacrilège, une blasphématrice. »

Jésus écrit. Du pied, il efface et écrit plus loin, en tournant lentement sur lui-même pour trouver de la place. On dirait un enfant qui s’amuse. Mais ce qu’il écrit, ce ne sont pas des mots pour rire. Il a écrit successivement : “ Usurier ”, “ Faussaire ”, “ Fils irrespectueux ”, “ Fornicateur ”, “ Assassin ”, “ Profanateur de la Loi ”, “ Voleur ”, “ Luxurieux ”, “ Usurpateur ”, “ Mari et père indigne ”, “ Blasphémateur ”, “ Rebelle à Dieu ”, “ Adultère ”. Il écrit et écrit encore pendant qu’interviennent de nouveaux accusateurs.

« Mais enfin, Maître ! Rends ton jugement ! Cette femme doit être jugée. Elle ne peut de son poids contaminer la terre. Son souffle est un poison qui trouble les cœurs. »

494.3 Jésus se lève. Mon Dieu, quel visage ! Ses yeux sont des éclairs qui foudroient les accusateurs. Il semble encore plus grand, tant il redresse la tête. On dirait un roi sur son trône, tant il est sévère et solennel. Son manteau est tombé d’une épaule et forme une légère traîne derrière lui, mais il ne s’en soucie pas.

Le visage fermé et sans la moindre trace de sourire sur les lèvres ni dans les yeux, il darde son regard sur la foule, qui recule comme devant deux lames acérées. Il les fixe un par un, en semblant fouiller en eux avec une intensité qui fait peur. Ceux qu’il dévisage ainsi cherchent à reculer dans la foule et s’y perdre ; ainsi le cercle s’élargit et s’effrite, comme miné par quelque force cachée.

Finalement, il parle :

« Que celui d’entre vous qui est sans péché lance à la femme la première pierre. »

Sa voix est un tonnerre qu’accompagnent des regards encore plus fulgurants. Jésus a croisé les bras et reste sans bouger, droit comme un juge qui attend. Son regard ne laisse pas en paix : il fouille, pénètre, accuse.

C'est d'abord un homme qui s'éloigne, tête basse, puis deux, puis cinq, puis toute l'assistance, par groupes. Non seulement les scribes et les pharisiens, mais aussi ceux qui se tenaient auparavant autour de Jésus et d'autres, qui s'étaient approchés pour entendre le jugement et la condamnation et qui, les uns comme les autres, s'étaient unis pour insulter la coupable et réclamer sa lapidation.

Jésus reste seul avec Pierre et Jean. Je ne vois pas les autres apôtres.

Pendant la fuite des accusateurs, Jésus s'est remis à écrire : " Pharisiens ", " Vipères ", " Tombeaux de pourriture ", " menteurs ", " Traîtres ", " Ennemis de Dieu ", " Insulteurs de son Verbe "...

494.4 Une fois la cour tout entière vidée, un grand silence s'établit. Il ne reste plus que le bruissement du vent et le murmure d'une fontaine dans un coin. Alors Jésus lève la tête et regarde. Son visage s'est apaisé. Il est attristé, mais n'est plus irrité. Il jette un coup d'œil à Pierre qui s'est légèrement éloigné pour s'appuyer à une colonne et à Jean qui, presque derrière Jésus, le regarde avec amour. Jésus esquisse un sourire à la vue de Pierre et ce sourire s'élargit quand ses yeux se tournent vers Jean : ce sont deux sourires différents.

Puis il regarde la femme encore prostrée à ses pieds et en larmes. Il l'observe. Il se lève, rajuste son manteau comme s'il allait se mettre en route. Il fait signe aux deux apôtres de se diriger vers la sortie.

Resté seul, il appelle la femme.

« Femme, écoute-moi. Regarde-moi. »

Il répète son ordre, car elle n'ose lever la tête.

« Femme, nous sommes seuls. Regarde-moi. »

La malheureuse lève un visage sur lequel les larmes et la poussière forment un masque avilissant.

« Femme, où sont tes accusateurs ? »

Jésus parle doucement, avec un sérieux plein de pitié. Son visage et son corps s'inclinent légèrement vers la terre, vers cette misère, et ses yeux sont pleins d'une expression indulgente et réparatrice.

« Personne ne t'a condamnée ? »

La femme, entre deux sanglots, répond :

« Personne, Maître.

– Moi non plus, je ne vais pas te condamner. Va, et ne pèche plus. Rentre chez toi, et sache te faire pardonner, par Dieu et par l’offensé. N’abuse pas de la bonté du Seigneur. Va. »

Il l’aide à se relever en la prenant par la main, mais il ne la bénit pas et ne lui donne pas la paix. Il la regarde s’éloigner, tête basse et légèrement chancelante sous le poids de sa honte, puis, quand elle a disparu, il s’éloigne à son tour avec les deux disciples.

Enseignement de Jésus

494.5 Jésus dit :

« Ce qui me blessait, c’était le manque de charité et de sincérité des accusateurs. Non que l’accusation fût mensongère. La femme était réellement coupable. Mais ils manquaient de sincérité en se scandalisant d’une faute qu’eux-mêmes avaient commise mille fois et que seules une ruse plus habile et une plus grande chance avaient permis de garder cachée. La femme, à son premier péché, avait été moins rusée et moins chanceuse. Mais aucun de ses accusateurs et de ses accusatrices — car, même si elles n’élevaient pas la voix, les femmes aussi l’accusaient au fond de leur cœur — n’était exempt de faute.

Est adultère celui qui passe à l’acte comme celui qui aspire à l’acte et le désire de toutes ses forces. La luxure existe aussi bien chez celui qui souhaite pécher que chez le pécheur. Il ne suffit pas d’éviter le mal, il faut aussi ne pas désirer le commettre.

Rappelle-toi, Maria, la première parole de ton Maître, quand il t’a appelée du bord du précipice où tu te trouvais : “ Il ne suffit pas d’éviter de commettre le mal. Il faut aussi ne pas désirer le faire. ”

Celui qui caresse des pensées voluptueuses et provoque des impressions luxurieuses, par des lectures, des spectacles recherchés exprès et par des habitudes malsaines, est aussi impur que celui qui commet la faute matériellement. J’ose même dire qu’il est plus coupable, car il va par la pensée contre la nature et pas seulement contre la morale. Je ne parle pas non plus de ceux qui passent à de véritables actes contre nature. Leur seule excuse est une maladie organique ou psychique. Celui qui n’a pas cette excuse est de dix degrés inférieur à la bête la plus dégoûtante.

Pour condamner avec justice, il faudrait être exempt de faute. Je vous renvoie aux dictées antérieures où je parle des conditions essentielles pour être juge. Le cœur des pharisiens et des scribes ne m’était pas inconnu, ni celui des personnes qui s’étaient unies à eux pour se déchaîner contre la coupable. Péchant contre Dieu et contre le prochain, ils étaient coupables de fautes contre le culte, contre leurs parents, contre leur prochain, et surtout contre leurs épouses. Si, par un miracle, j’avais ordonné à leur sang d’écrire sur leur front leur péché, c’est de loin l’accusation d’adultère de fait ou de désir qui aurait dominé.

494.6 J'ai dit : " C'est ce qui vient du cœur qui souille l'homme. " Or, à part mon cœur, il n'y avait personne parmi les juges qui eût le cœur sans souillure.

Non seulement ils n'étaient pas sincères, mais ils n'avaient aucune charité. Pas même le fait de lui ressembler dans la soif du désir de volupté ne les y portait. C'était moi qui faisais preuve de charité envers la femme avilie, moi, le seul qui aurait dû éprouver du dégoût devant elle. Mais rappelez-vous bien ceci : " Meilleur on est, plus on éprouve de la pitié pour les coupables. " On n'a pas d'indulgence pour la faute elle-même, cela non. Mais on a de la compassion pour les faibles qui n'ont pas su résister à la faute.

Ah ! l'homme ! Plus qu'un roseau fragile et un délicat liseron, il est facilement dominé par la tentation et porté à s'accrocher là où il espère trouver du réconfort.

Car bien souvent la faute arrive, surtout chez le sexe le plus faible, à cause de cette recherche de réconfort. C'est pourquoi je dis que l'homme qui manque d'affection pour sa femme, et même pour sa fille, est quatre-vingt-dix fois sur cent responsable de leur faute et il en répondra pour elles. Aussi bien une sottise affective — qui n'est qu'un stupide esclavage d'un homme pour une femme ou d'un père pour sa fille —, que l'absence d'affection ou, pis encore, une faute de la propre passion qui porte un mari à d'autres amours et des parents à des soucis étrangers à leurs enfants, sont des foyers d'adultères et de prostitution, et comme tels sont condamnés par moi. Vous êtes des êtres doués de raison et guidés par une loi divine et une loi morale. Donc se rabaisser à une vie de sauvages ou de brutes devrait horrifier votre grand orgueil. Mais l'orgueil, qui dans ce cas serait même utile, vous le mettez dans bien d'autres satisfactions.

494.7 J'ai regardé Pierre et Jean d'une manière différente, car j'ai voulu dire au premier, un homme adulte : " Pierre, toi aussi, ne manque pas de charité et de sincérité ", et en tant que mon futur Pontife : " Rappelle-toi cette heure et, à l'avenir, juge comme ton Maître " ; alors qu'au second, un jeune à l'âme encore d'enfant, je laissais entendre : " Tu pourrais juger, mais tu ne juges pas, car tu as le même cœur que moi. Merci, mon bien-aimé, d'être tellement mien que tu es un second moi-même. "

Et j'ai éloigné ces deux apôtres avant d'appeler la femme, pour ne pas augmenter son humiliation par la présence de deux témoins. Apprenez-le, hommes sans pitié : si coupable que soit quelqu'un, il faut toujours le traiter avec respect et charité, ne pas se réjouir de son abaissement, ne pas s'acharner contre lui, pas même par des regards de curiosité. Pitié, pitié pour celui qui tombe !

A la coupable, j'indique la voie à suivre pour se racheter : rentrer chez elle, demander humblement pardon et l'obtenir par une vie droite. Ne plus céder à la chair. Ne pas abuser de la bonté divine et de la bonté humaine pour ne pas payer plus durement que la première fois sa double ou multiple faute. Dieu pardonne, parce qu'il est la Bonté même. Mais, bien que j'aie demandé à l'homme de pardonner à son frère soixante-dix fois sept fois, il ne sait pas le faire deux fois.

Je ne lui ai pas donné la paix ni la bénédiction parce qu'elle n'avait pas en elle ce complet détachement de son péché qui est requis pour être pardonné. Dans sa chair, et malheureusement dans son cœur, elle n'avait pas la nausée du péché. Marie de Magdala, après avoir goûté la saveur de mon Verbe, avait eu le dégoût du péché et elle était venue à moi avec la volonté totale d'être une autre. Mais cette femme flottait encore entre les voix de la chair et celles de l'esprit. Et, dans le trouble du moment, elle n'avait pas encore pu mettre la cognée à la souche de la chair et l'abattre pour repartir mutilée du poids de son avidité vers le Royaume de Dieu, amputée de ce qui était pour elle la ruine, mais pourvue de ce qui est le salut.

Tu veux savoir si, par la suite, elle s'est sauvée ? Ce n'est pas pour tous que j'ai été Sauveur. Pour tous, j'ai voulu l'être, mais je ne l'ai pas été, car tous n'ont pas eu la volonté d'être sauvés. Et cela a été une des flèches les plus pénétrantes de mon agonie à Gethsémani.

Quant à toi, Maria de Marie, va en paix et désire éviter tout péché, même les bagatelles. Sous le manteau de Marie, il n'y a que pureté. Sache t'en souvenir. »